

RENÉ GUICHET

« LES MAUVAIS JOURS »

Publié avec l'autorisation des ayants-droit



MÉMOIRES DE DÉPORTATION
1944/1945

Mauthausen - Melk - Ebensee

INTRODUCTION

Il y aura 25 ans, en mai 1970, que nous sommes rentrés des camps de concentration.

Il y a dans la vie, des périodes. Certaines semblent longues, d'autres courtes.

Pour certains déportés, ce retour, il y a 25 ans, semble se confondre dans le temps comme quelque chose de lointain, très lointain.

Pour moi, c'était hier. Il suffit d'un peu de silence, d'un effort de volonté simple et aussitôt je me retrouve pendant cette période de la Résistance, de la Déportation, du retour des camps. C'est comme un film qui repasserait devant moi, bien en détail, comme au ralenti. Le temps est absorbé.

Une seule échelle me permet d'en évaluer la vraie valeur, celle du futur. Encore autant de temps et j'aurai plus de 80 ans... !

Cela m'effraie un peu. Cependant, c'est la loi de la vie et de la mort ; aussi, celle du temps, nous devons la subir avec le sourire, c'est une des façons de la dominer.



René GUICHET en 1970

Après mon retour, en mai 1945, j'ai fait comme beaucoup de camarades qui rentraient : essayer de se refaire à un monde normal. Ce n'a pas toujours été facile. Il est très dur de ne plus être un bagnard d'un jour à l'autre et de rejouer le jeu subtil des « ça se fait » ou « ça ne se fait pas ». Nous avons perdu dans les camps le sens de ces différences. En déportation, il fallait « tenir ». Nous avons dû nous adapter à une vie rude, rugueuse, tenant plus de la lutte d'un clan ou d'une horde que de la vie d'un homme.

Nous avons dû réapprendre à mettre de l'huile dans les rouages de nos rapports humains. Nous avons dû retrouver les contacts de la vie dite « civilisée ». Nous avons réappris que toute vérité n'est pas toujours bonne à dire. Tout en reprenant de la vie, nous nous sommes tus.

Nous avons encore en nous ce sens de la bête meurtrie qui pour guérir a besoin de se murer dans le silence.

Ce que nous avons fait.

En 1946, plus d'un an après, j'avais repris un poids normal et la vie, à nouveau, était revenue.

Nous avons refait une nouvelle mutation et étions redevenus des civilisés à part entière. Les Déportés, les Résistants ont alors commencé à parler et à écrire.

Mon ami des Corps Francs Vengeance, Henri DUVILLARD, Directeur de la « Dépêche du Loiret » me demanda d'écrire, chaque semaine, un article sur mes souvenirs de déportation. L'idée me plut et j'écrivis alors « Les Mauvais Jours », images de la déportation.

Cette série d'articles fut publiée en 1946 et 1947 à Orléans, plus ou moins régulièrement. En effet, comme je l'ai écrit dans un de mes derniers articles, il fallait, à chaque fois, que je fasse un effort personnel énorme pour écrire ces souvenirs. Je devais réellement retourner en camp pour me retremper dans l'ambiance vécue et, plus le temps passait, plus cela était pénible.

J'ai de ce fait écourté certains récits, certaines périodes. Aujourd'hui je le regrette mais à l'époque je n'aurais pu faire plus.

A la lecture de ces articles retrouvés à la Bibliothèque Nationale, quantités de faits oubliés me sont revenus en mémoire. Ces articles demeurent un témoignage.

Si je devais les réécrire à nouveau aujourd'hui, je ne retrouverais plus le détail précis. Le temps égalise tout, le bon comme le mauvais.

Peut-être avec le recul, retrouverais-je mieux un certain état d'âme, une certaine philosophie de la Déportation, mais sûrement pas une authenticité réelle.

Je crois que tout est bien ainsi.

Je vous livre donc ces articles tels qu'ils ont été écrits. Je ne change rien de leur texte original, sans doute à la fin, dans une conclusion préciserais-je, peut-être certains détails, ce n'est pas certain.

La Déportation se suffit à elle même.

Peut-être serait-il bon aussi de rappeler comment tout cela a été possible au 20^{ème} siècle.

De nombreux livres ont déjà su le montrer, particulièrement la magistrale préface de Monsieur Louis MARTIN-CHAUFFIER, de l'Institut, du livre « La Déportation » édité par une fédération de déportés. Tout y est dit.

La seule conclusion réelle est et reste : « Plus jamais ça »

Les générations qui montent devront faire très attention.

Partout où une dictature de l'esprit, partout où un sectarisme total ne tiennent plus compte de la valeur humaine et du respect de l'individu comme sacré, il y a toujours, en puissance, une possibilité de camps de concentration.

Au fond, si le monde ne retrouve pas très vite l'amour du prochain, le civisme, un idéal humain à sa mesure, l'ombre des camps planera sur lui.



René GUICHET vers 1939

René GUICHET- Mauthausen matricule 62505 – 1944/1945

CELLULE 39

La porte s'ouvre.

Nous sommes 5 à nous lever et à attendre.

Un homme grand, élancé, cheveux bien tirés, visage franc et ouvert, vêtu impeccablement d'un costume noir rayé, s'avance presque aussitôt et se nomme : LEMAÎTRE, industriel à Chateaufort sur Loire. Et les présentations commencent : TERRAMORSI, commissaire divisionnaire, RUFFAT, artisan à Sully sur Loire, DUBOIS, fourreur à Montargis, PHILIPONEAU, inspecteur de police à Pithiviers et moi même, commerçant à Orléans. Serrements de mains, sourires accueillants.

Nous faisons place et le nouvel arrivant, sortant un paquet de cigarettes de sa poche, offre à chacun de nous une gauloise. En quelques instants beaucoup de fumée dans un silence complet.

Salon de province ? Bureau d'affaires, réunion clandestine ? Non pas...
Cellule 39, rue Eugène Vignat à Orléans. Cellule de la Gestapo.



*Mur Est de la prison d'Orléans, rue Eugène Vignat
L'ancienne porte de la prison se trouvait là.*

J'avais oublié de vous dire que le nouveau venu avait été introduit assez violemment « schnell, schnell ». Egalement oublié de vous dire que la porte s'était refermée bruyamment dans un crissement effrayant de verrous et de serrures mais cela mis à part, nous sommes encore entre gens du monde !

Notre cellule mesure environ 4 mètres sur 2 mètres 75. A droite en entrant, un bat-flanc permet de coucher péniblement 4 hommes. Au dessus, une planche sur laquelle s'entassaient les colis que nous avons le droit, ici, de recevoir ; à gauche, un petit poêle qui sera allumé 10 minutes le soir, puis à côté tout le confort moderne : un broc d'eau et une boîte à ordures ménagères représentant les « tinettes ». Au dessus de nous, 2 petites fenêtres, si petites et si hautes. ! Mais c'est la lumière qui arrive par là et derrière les barreaux, c'est la vie. Combien de fois nos regards monteront vers ces ouvertures pendant notre réclusion avant

le départ pour Compiègne et l'enfer des camps d'extermination de Mauthausen, Melk et Ebensee.

Combien, camarades de prison, amis de la Résistance, membres des Corps francs Vengeance resteront au cours de ce calvaire, combien feront le don total pour leur idéal ! C'est à vous tous que je pense actuellement et j'essaierai de dire à ceux qui vous ont connus et appréciés, comment vous avez su mourir.

Mais nous sommes loin de tout cela, nous sommes dans une cellule de la Gestapo et encore à Orléans. Le voyage n'est pas commencé.

Oh, notre cellule où nous étions si heureux !

Evidemment cela paraîtra bizarre, peut-on être heureux sous les verrous ? Oui ! Car les hommes différents, socialement et idéologiquement, enfermés là dans une même cellule où régnait une camaraderie si absolue, se sentaient devenus membres d'une même famille.

Nous sympathiserons avec nos autres camarades des geôles voisines mais à la porte 39, nous sommes chez nous. Vous comprenez ? Là c'est notre place, c'est actuellement notre foyer. C'est l'endroit où l'on envisage l'avenir, où l'on souffre ensemble, où l'on communique dans une amitié mutuelle, où l'on espère aussi ! Et puis dans la vie tout est si relatif !

La suite sera si pleine d'horreur, que c'est toujours avec émotion que nous repensons à notre famille de cellule. Je vous parlerai de cette vie en commun, comment à la lumière d'une petite lampe « fabrication maison » nous passions nos soirées à chanter ou à dire des vers...

Ce n'est pas en quelques heures que l'on arrive à s'ouvrir à des camarades de claustration ? N'oublions pas que rue Eugène Vignat, il n'y avait pas que des Résistants. Cependant, à la suite des affaires « LERUDE » et « LIBE-NORD », nous sommes dans l'ensemble entre nous et après les premiers tâtonnements, nous arriverons vite par quelques mots ou allusions, à nous retrouver.

...la cigarette terminée, la conversation s'engage.

- Alors ce n'est pas trop mal ici ?
- Non, les puces mises à part, c'est vivable.

Oui, il faut vous dire que les puces règnent en souveraines absolues. Te souviens-tu Claude, du tableau de chasse record : 350 en 2 jours dans ta seule couverture !

- D'ailleurs, je ne resterai sûrement pas longtemps ici, il doit y avoir erreur. Je ne comprends pas pourquoi l'on m'a arrêté. Et vous ?
- Oh moi (c'est le commissaire qui parle) je croyais être relâché ce matin, il y a certainement confusions de noms.

L'inspecteur, le fourreur, l'artisan, le commerçant, sont tous également victimes d'erreurs inadmissibles mais cela se retrouvera et se prouvera facilement et tous, dans 8 jours au plus, seront rentrés chez nous avec des excuses et peut-être une indemnité, c'est logique, il ne peut en être autrement voyons !

Et peut-être que dans le fond nous croyons un peu à nos mensonges...

...Puis le temps passant, l'amitié faisant place à la camaraderie première, l'on devient plus confiant et un jour on s'aperçoit que tous les 6, nous travaillons dans la même affaire : la Résistance. Alors, plus de contrainte, nous voilà fondus dans un même bloc, une même chair.

Si bien que le soir où Claude, rentrant martyrisé, flagellé, saignant de partout, revint « chez nous » après plusieurs heures d'interrogatoires à la Gestapo, ce n'est pas seulement lui qui souffrait, mais nous tous, ensemble. Et pendant que nous le pansions avec nos moyens de fortune, dans notre petite cellule, le silence n'était interrompu que par les sanglots de tous, devant notre impuissance et notre souffrance commune.

...Et un peu plus tard, lorsque le calme revint en nous, il n'y eut qu'un même élan pour entonner gravement la Marseillaise, reprise en puissance par toute la prison.

N'est-ce pas mes amis ?

JOURNEE EN CELLULE

7 heures...Les bottes des gardiens résonnent de tout part dans la prison. Les vociférations retentissent, mêlées aux bruits des verrous et des portes qui s'ouvrent et se ferment violemment. C'est le réveil !

Petit frère de misère, une nouvelle journée commence pour toi. Que t'apportera-t-elle ? Beaucoup d'ennuis, un peu de joie ? Peut-être les 2...Peut-être aujourd'hui, recevras-tu une lettre chère de l'être aimé, mais peut-être aussi seras-tu appelé sur le boulevard Alexandre Martin, dans le repaire redouté de la Gestapo, pour subir « l'interrogatoire » et tu sais, d'après les camarades qui en reviennent, ce que cela veut dire. Tu connais les méthodes employées par Frantz ERNST et consort. (T'en souviens-tu FONTANA ?)

Pour le moment, tu sors de la torpeur de la nuit. Tard tu as réussi à t'endormir, recroquevillé dans ta couverture, rêvant peut-être à ton lit, chez toi, ou à ceux que tu aimes, et brusquement te voilà replongé dans la vérité : tu te retrouves un prisonnier, moment pénible entre tous, de la journée...

Vivement tu te lèves, souhaites un rapide bonjour aux camarades. Déjà la distribution de « café » est devant la porte de ta cellule. Dans ton assiette tu reçois une louche d'une affreuse mixture : son seul mérite est d'être chaude. Ca, c'est pour jusqu'à midi. Puis tu auras le droit d'aller te laver (deux cellules ensemble) et dans la cour où en ce mois de janvier il fait glacial, peut-être auras-tu la joie de pouvoir glisser un mot important pour ta défense à un camarade de « ton » organisation, arrêté lui aussi.

Déjà tu ébauches des plans. Peut-être t'en sortiras-tu ? Mais lorsqu'ils t'auront tenu dans leurs griffes, lors de ton interrogatoire, tu perdras vite cet espoir !

Je me souviens d'une anecdote bien amusante et qui montre le peu de finesse de nos gardiens. Un arbre devait être abattu dans la cour de la prison. Des volontaires se présentèrent et furent acceptés. Nous nous retrouvâmes, nous les « mis au secret », six des corps francs Vengeance, autour de cet arbre. Parmi nous, notre chef Claude LERUDE, puis COGNET, THAUREAU et « Pepito », un agent de liaison du B.C.A. Evidemment défense absolue de parler ! Mais notre gardien « Saint-Pierre » (c'est lui qui gardait les clefs principales), n'était pas indifférent au charme des chansons françaises. Et nous pûmes pendant deux heures, à la barbe de notre geôlier, faire une mise au point des plus importantes sur la situation, et cela, en chantant.

Sur les airs de « La Madelon » ou de « Viens Poupoule » les demandes et les réponses s'effectuaient rapidement, à chacun son couplet. « Mon vieux Claude que dois-je répondre à telles questions ? Que penses-tu d'un tel ? » et à son tour dans notre concert, Claude LERUDE répondait à chacun et donnait ses ordres. « Saint-Pierre », béat, approuvait par des « gut », « gut » attendrissants. Nous ne parlions pas, nous chantions...La consigne était respectée.

Je vous ai promis de vous décrire l'ambiance de nos soirées en cellule, cela viendra. Aujourd'hui, je veux qu'un poème soit sorti de l'oubli. Tel je l'ai appris, tel je vous le donne. Nous le gardions dans notre cœur et souvent devant « eux », nous le répétions secrètement :

Vous avez pris Paris et dans la capitale
Vous avez promené vos uniformes verts...
Mais vous n'aurez pas eu le Paris où s'étale
Tout ce qui fait de lui l'aimant de l'univers

Vous n'aurez pas connu notre ville lumière
Brillant de mille feux sous un ciel étoilé
Mais vous n'aurez connu qu'une rose trémière
Au pétale de feu soudain étioilé

Vous n'aurez pas connu s'échappant des guinguettes,
Le refrain qui faisait pleurer Mimi Pinson
L'harmonica s'est tu, c'est que la midinette
Dans son cœur endeuillé fait taire sa chanson

Vous n'aurez pas connu la belle Parisienne,
Donnant le diapason de la mode du jour
Elle a bien conservé son élégance ancienne
Mais un je ne sais quoi manque dans ses atours

Vous avez pris Paris ! Vous avez pris ces femmes
Qui moyennant vos marks se vendent pour 1 jour
Mais vous n'aurez pas eu la femme qui se pâme
En des bras caressants dans un élan d'amour

Vous avez pris Paris, cela peut-il suffire
Sans que l'on ait conquis son cœur et son esprit
Non ! Vous n'aurez pas eu sa joie et son sourire
Et vous n'aurez connu qu'un « ersatz » de Paris

Merci à toi, Phiphi, qui savait si bien le dire et qui nous en a fait pleurer...

N'est-ce pas mes amis ?

SOIREE

A 20 heures, l'électricité qui est accordée jusque là, s'éteint brusquement. Le noir absolu. La journée est terminée ; il faut dormir. Ca, s'est la consigne boche. Mais allez donc vous endormir sous prétexte qu'il est l'heure ! Nous n'avons en cellule aucune fatigue physique et le sommeil ne vient bien souvent que vers le matin.

Dans l'obscurité nous attendons. Nous savons que dans quelques instants, les gardiens partiront se reposer après avoir tout fermé. Seules des sentinelles nous garderont de l'extérieur, dans le chemin de ronde et devant les portes. Mais à l'intérieur, il n'y aura plus que nous, les prisonniers. Nous savons aussi que vers 20 heures 30, ECHARDOUR nous donnera le communiqué de Londres. Oui, nous avons le droit de recevoir des colis. Dans les siens, ECHARDOUR, de Cercottes, reçoit des noix comme dessert et certaines ont été recollées après qu'on leur ait confié une mince feuille de papier avec les nouvelles.

Tout à coup, une voix puissante part d'une cellule du bas : « Allo, allo ! Voici le communiqué de Londres... »

Et, religieusement, en retenant notre souffle, nous écoutons ces nouvelles qui viennent nous redonner du courage si besoin était : c'est dans les applaudissements et les remerciements que se termine le message lu par Emilien. Puis, comme chaque soir, nous chantons à perdre haleine, « Le chant du départ », les « Allobroges », et en final « La Marseillaise » ; quelquefois les boches réagissent, allument brusquement et visitent les cellules en vociférant, prêts à frapper

...ce doit être un plaisir de voir ces hommes dormant du sommeil du juste...et dès qu'il sont partis, nous continuons à chanter, plus fort s'il était possible, les refrains de liberté.

Chez nous, cellule 39, Phiphi sort avec précaution notre système d'éclairage breveté : un couvercle de boîte en fer, une pièce de deux sous percée, une mèche faite avec de la ficelle provenant d'un paquet de beurre dont nous nous sommes privés parfois, afin de conserver notre lumière. Le tout bien assemblé, nous donne une veilleuse qui durera 2 heures. Nos visages en partie dans l'ombre, en partie éclairés avec leur barbe de plusieurs semaines, doivent faire penser à des brigands plutôt qu'à des patriotes.

Nous nous installons pour la veillée. Nous avons gardé une cigarette pour ce moment solennel. Bientôt six points rouges ponctuent notre demi obscurité.

Monsieur TERRAMORCCI nous parle de la Corse, son pays, où une maison coquette l'attend près de Bastia, avec les orangers qu'il a plantés. Il évoque pour nous, la vie dans l'île de Beauté...souvent il termine ses phrases par ce retour au présent : « Et nous en sommes là ! » Pauvre Monsieur TERRAMORCCI, c'est à Mauthausen Mauthausen Mauthausen que vous resterez, après avoir lutté longtemps, longtemps et puis un jour...

Monsieur RUFFAT de Sully nous explique la fabrication des cycles Helyet, il a assisté au début de cette maison...pour lui aussi Mauthausen sera la dernière demeure...

DUBOIS de Montargis, « la maman de la cellule » nous dévoile les secrets du métier de fourreur. Nous ne le reverrons jamais, lui non plus. Dès son arrivée à Mauthausen, il fut de ceux qui furent « liquidés ».

... Sur 6, 3 morts. 3 morts pour la France, pour que ce qu'il y avait de plus cher dans le fond du cœur ne périsse pas, pour que le boche soit refoulé, pour que notre pays redevienne libre.

Je vous en prie, pensons à eux ! Pensons à leurs familles qui n'ont d'autres ressources que de les pleurer, pensons aux centaines de milliers d'autres dans le même cas...

Nous n'avons pas le droit, en conscience, d'être indifférents, ils sont morts pour notre liberté. A nous, par notre action présente, de la faire telle qu'ils la souhaitaient.

Doucement, de sa voix si agréable, Phiphi chante en français, en espagnol, il nous permet de franchir les murs de notre cellule. Nous fermons les yeux et nous nous évadons vers d'autres lieux !

N'est-ce pas mes amis ?

DEPART POUR COMPIEGNE

Malgré notre misère ; ce soir nous sommes heureux. Les dés sont tombés, l'irréparable commence mais il y a de la joie dans notre cœur. Ne cherchez pas à comprendre, c'est ainsi. Nous tous qui depuis 50 ou 60 jours ou plus, étions au « secret », avions subi la torture et les interrogatoires de la Gestapo, sommes réunis ans une grande pièce, libres de parler, libres de rire.

Hier, nous avons passé la visite, toutes de formalité d'ailleurs et demain matin nous partons pour Compiègne.

Nous sommes tous là pour le départ, seul Claude LERUDE, le chef régional des Corps Francs Vengeance est resté dans sa cellule et nous sommes inquiets pour lui. Même, B., l'homme qui a parlé, est avec nous, pas pour longtemps d'ailleurs : au dernier moment on le retirera de notre groupe et quelques jours plus tard, il s'évadera facilement, comme par hasard, dans un autre transport où personne ne le connaît. Ce même B., au retour, sera accusé par CHANGEUX qui lui reproche sa déportation, par Madame COLAS qui le rend responsable de la déportation et de la mort de son mari. Il sera quelque temps en prison et puis, faute de preuves, remis en liberté.

Ce soir, nous sommes loin de tous cela. Nous retrouvons tous nos camarades de la Résistance. Nous mettons au point les circonstances de nos diverses arrestations ; par recoupements nous savons maintenant qui a vendu. Mais surtout nous reparlons des bons « tours » que nous avons joués à « ces messieurs » et regrettons de ne plus être dans la course.

Puis, la première joie passée, les dernières cigarettes fumées, nous nous isolons. Nous avons le droit d'écrire à nos familles, une lettre officielle qui sera transmise après contrôle de la Gestapo. Mais nous en écrivons d'autres, bien cachetées celles-là, que nous éparpillons le long du trajet d'Orléans à Paris et que nous laisserons aux bons soins de nos camarades cheminots. Presque toutes, vous m'entendez, sont arrivées à destination. En cette occasion comme dans tant d'autres, les hommes du rail ont fait leur devoir. J'ai devant moi l'une d'elles : « Soyez confiants dans l'avenir, gardez comme moi un moral à toute épreuve et prions le Bon Dieu ».

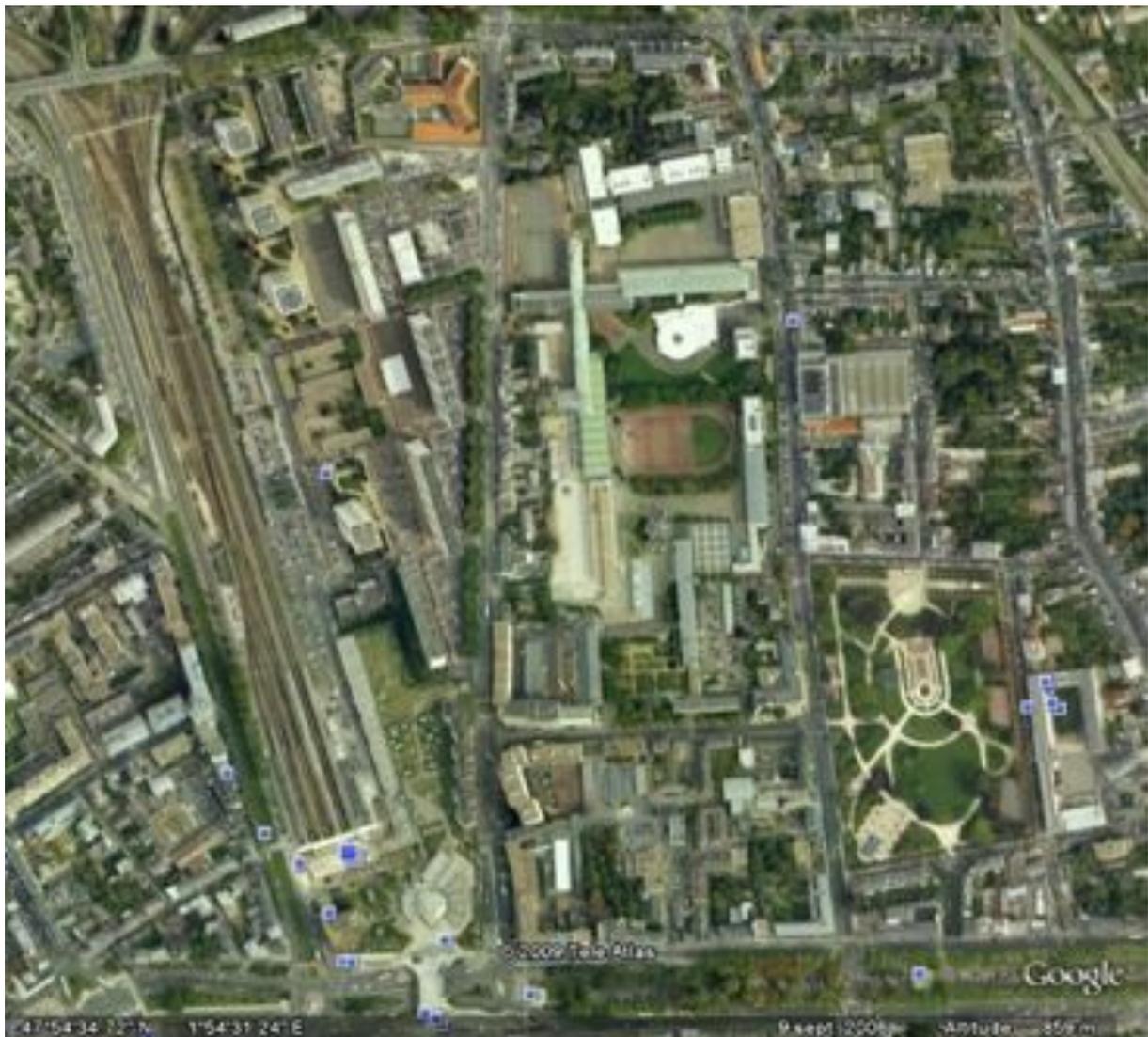
L'obscurité remplit notre salle, toutes nos lettres sont terminées. Le repas consommé. Dernière nuit à Orléans. Demain le départ.

Avant de nous recroqueviller dans un coin, une dernière fois, ici, nous chantons gravement, pieusement, la Marseillaise.

...4 heures du matin. Il fait nuit, il fait froid. Les vociférations commencent. Des bruits de bottes, inhabituels à cette heure, s'entendent dans la cour. Des commandements rauques retentissent. Soudain, les verrous de notre salle grincent, la porte s'ouvre. Par 2, on nous appelle et, immédiatement, on nous passe les menottes. Mon tour arrive et je suis enchaîné avec le capitaine GILLIOZ. Colonne par deux, nous voilà alignés dans le hall de la prison et au commandement nous avançons. L'air vif du dehors nous arrive en pleine figure, nous ouvrons nos yeux grands, tout grands. A ce moment seulement nous comprenons ce qui nous arrive. Dans la cour de la prison une haie de soldats casqués ; armés jusqu'au dents,

mitraillette à la main, au coude à coude, nous attend. Les mots que nous entendrons tan de fois par la suite nous heurtent : tempo, schnell, loss, et déjà les coups de crosse tombent, des cris retentissent, nous voilà sur le chemin du bagne.

Nous apercevons le parc Pasteur, nous tournons dans la rue du réservoir, rue Emile Zola, nous voilà devant la gare. Des gens se dépêchent pour prendre le 1^{er} train de Paris. Des hommes passent avec une femme à leur bras, la vie ici continue. Pour nous la mort commence. Le hall de la gare est à peine éclairé. Nos gardiens resserrant leur étreinte, éloignent les curieux qui approchent. Nous glissons rapidement des lettres sous les wagons qui maintenant sont devant nous. Des wagons de voyageurs, s'il vous plaît, nous sommes encore des hommes, plus pour longtemps, il est vrai...



Plan actuel du quartier de la prison, de la gare et du parc Pasteur à Orléans

Nous voilà installés. Dans chaque compartiment 2 boches. Dans le couloir, à chaque fenêtre, 1 autre. Doucement le train démarre. Adieu Orléans ! Adieu vous tous qui dormez actuellement et ne savez pas que nous partons ! Ce transport a été tenu secret. Adieu nos amours ! Nous vous garderons dans nos cœurs jusqu'au retour. Non ! Pas de larmes, un bagnard ne pleure pas, mais au cœur et à la gorge quel serrement !

Gare d'Austerlitz. Des jeunes filles de la Croix-rouge, merveilleuses d'audace, passent à travers les rangs de nos gardiens, grâce à leur sourire. Elles nous apportent un ravitaillement dont nous avons bien besoin et tout en nous versant du café dans des timbales en carton, elles reçoivent nos lettres, notent un numéro de téléphone pour prévenir nos amis, en un mot elles sont splendides. A toutes nos amies inconnues de la Croix-rouge, merci ! Vous nous avez montré avec vos charmants visages ce dont étaient capables les femmes de France.

Des cheminots ont reconnu BOUSSION, le sous-chef des Aubrais. 10 minutes après, Henri est inondé de ravitaillement et de tabac. Dix cigarettes lui viennent de tel mécano, une poignée de tabac et des feuilles viennent d'un autre. Du pain, de la viande et, malgré la résistance de nos gardiens, les cheminots passent les barrages, insoucians, superbes.

Un bagnard ne pleure pas dans la peine, mais devant cette fraternité, cette solidarité spontanée, cette amitié pour un frère dans la misère, tous, nous avons eu les larmes aux yeux.

N'est-ce pas mes amis ?

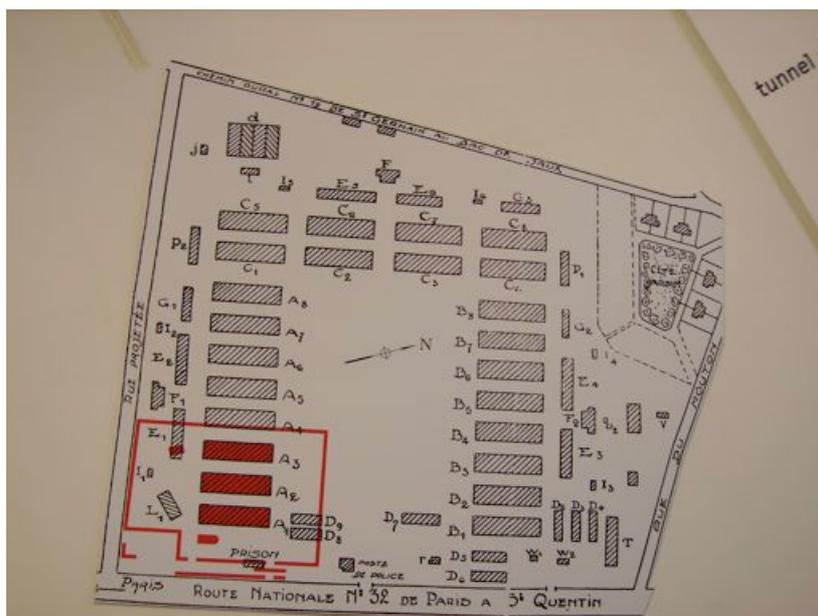
COMPIEGNE

Le train rentre en gare de Compiègne. La nuit est tombée. Nos menottes nous sont enlevées et, colonne par 5, portant nos valises que nous avons eu le droit de garder, entourés d'une escorte imposante, nous faisons les quelques kilomètres qui séparent la gare du camp de Royalieu.

Tout à coup, sur notre droite, le camp apparaît. Projecteurs, réseaux de barbelés, chemins de ronde, miradors, mitrailleuses, rien ne manque. Combien en verrons-nous de ces barbelés par la suite...

Les portes s'ouvrent ; des S.S. nous comptent et nous recomptent ; l'aspect du camp de Royalieu n'a, par lui même, rien d'anormal. Une classique caserne française entourée de fil de fer, c'est tout.

Ce soir nous traversons la grande cour. A notre droite, le camp américain, à notre gauche, les bâtiments où, demain, on nous répartira. Mais il est tard et l'on ne peut s'occuper de nous. Nous sommes conduits au camp de quarantaine, isolé du camp proprement dit.



Plan du camp de Royalieu en 1944. En rouge, les bâtiments conservés par le Mémorial.

Les portes se referment derrière nous et nous nous retrouvons dans le noir. Après la lumière crue des projecteurs, le contraste est plus saisissant encore. Nous sommes une centaine dans de grandes pièces nues. Nos yeux s'habituent petit à petit à l'obscurité. Nous devinons, étendues par terre, sur la paille, des formes humaines. De l'ombre, jaillissent des voix que nous ne connaissons pas. D'autres transports, venant de tous les coins de France, sont arrivés avant nous. Toute la nuit, il en arrivera d'autres. De Lyon, Marseille, Rennes, Orléans, de partout des convois font mouvement vers Compiègne. On fait du vide dans les cellules de la Gestapo actuellement ! Attention à vous camarades de la Résistance, les filets vont se refermer, votre place est déjà préparée.

A tâtons, les groupes se reforment. Phiphi sort de son sac notre lampe que nous avons tenu à garder. La flamme hésite puis éclaire une partie de la pièce. Nous sortons des valises quelques vivres de réserve et, en silence, nous mangeons nos derniers morceaux de pain français. Il nous reste quelques cigarettes : nous les partageons.

Autour de notre lumière, un cercle s'est formé. Nous sommes là, tous ceux d'Orléans : CHANGEUX, BOUSSION, GARCIN, SOLLAR, BRISEBAS, TERRAMORCCI, tous. Demain nous retrouverons des camarades de Libé-Nord, qui sont arrivés il y a quelques jours : LEMAÎTRE, HOUDRAY, ECHARDOUR, RAYMOND, JOUDIYOU.

Ce soir nous sommes trop fatigués pour discuter longtemps, cependant l'irrémédiable est engagé, nous savons que maintenant nous sommes sur le chemin de l'Allemagne et nous parlons de l'avenir. Jusqu'ici nous conservions le secret espoir d'être libérés, maintenant il ne faut plus y songer.

Dans un groupe près de nous, un camarade appelle BIONDI, un de ces amis. Monsieur TERRAMORCCI se lève brusquement :

- BIONDI ? Mais je connais un BIONDI, un camarade Corse !

Et effectivement BIONDI, maire de Créteil, député, est celui qui a joué gamin avec TERRAMORCCI. Tous deux s'embrassent et pour notre joie, reparlent de leur beau pays et se félicitent mutuellement de terminer leur carrière en prison. Cette rencontre a redonné de l'ambiance à notre groupe. BIONDI vient près de nous et nous bavardons une longue partie de la nuit, oubliant que nous sommes fatigués. Cependant nous dormons un peu sur le matin malgré les puces qui, dans la paille, sont tout à fait chez elles.

Nous revoici en colonne par 5, c'est la formation en vigueur ici. Nous buvons un peu d'eau chaude qui s'appelle café et nous quittons nos bâtiments d'un soir pour rentrer dans le vrai camp. L'on nous distribue rapidement une couverture, une gamelle, un quart, cuillère, fourchette et nous sommes affectés à un bâtiment après avoir reçu une plaque avec notre numéro de matricule.

Couverture sur l'épaule, valise à la main, nous devons ressembler à ces camelots qui vont de porte en porte, à l'affût d'un client. Toujours par 5, nous approchons des bâtiments A. Nous sommes assaillis de toutes parts par les anciens qui viennent au devant de nous, dans l'espoir de retrouver un camarade. Nous voyons Claude LEMAÎTRE, toujours souriant, qui vient à notre rencontre et nous aide à notre installation.

Frontstalag 122, matricule 28-937, bâtiment A-5, chambre 7, voici ma nouvelle adresse pour quelque temps. Tout n'est qu'habitude. Evidemment ! Encore faut-il pouvoir s'habituer et je vous affirme, les débuts sont difficiles.

Ici ce sera malgré tout le repos, nous revivrons comme des hommes et nous pourrons nous préparer physiquement et moralement au grand voyage. Je vous dirai la prochaine fois la vie que nous avons menée à Compiègne et plus tard, lorsque nous aurons franchi la porte de Mauthausen, nous repenserons que, malgré tout, Compiègne, c'était encore le bon temps.

N'est-ce pas mes amis ...

CAMP DE ROYALIEU

Oui ! Compiègne c'était encore le bon temps ! Les bâtiments où nous étions, étaient commandés uniquement par des Français et nous ne voyions guère les gardiens S.S. qu'au moment des appels, matin et soir, cela ne prenait généralement que peu de temps. De plus, contrairement à la règle en vigueur dans les camps de déportation, où même les morts devaient être présents à l'appel, à Compiègne, les malades avaient la faculté de rester allongés sur leur lit.

Vite, nous nous sommes organisés. Dans la même chambre nous nous sommes regroupés au maximum et nous avons réussi à former un groupe d'une quinzaine d'Orléanais.



Bâtiments A1, A2 et A3 du camp de Royalieu à Compiègne, le A5 se trouvait sur le même alignement

Chance inespérée pour nous tous, à Compiègne, nous avons retrouvé un autre orléanais, le Docteur SEGELLE qui dirigeait l'infirmerie. Jamais on ne dira assez tout ce qu'a fait ce dernier pour tous les français du camp de Royalieu et particulièrement pour ceux d'Orléans. Mise au courant, encouragements, réconfort, conseils, le Docteur a tout fait pour nous. Grâce à lui nous avons pu écrire clandestinement dès le lendemain de notre arrivée à tous nos amis et également par lui, nous avons reçu du courrier en retour qui échappait au contrôle.

Lorsqu'il a fallu quitter Compiègne pour l'Allemagne, vous qui saviez Docteur, où nous allions, dans quel enfer nous serions plongés, dans quelles conditions nous allions voyager, vous nous avez préparés moralement avec les mots qu'il fallait et cela sans nous effrayer inutilement, ne disant que l'indispensable, et le matin du 6 avril 1944, lorsque vous avez vu ce convoi qui partait pour les bagnes et qui comprenait tant de vos amis, je comprends maintenant l'émotion qui vous étreignait et que vous aviez du mal à cacher.

Pour tous, pour tout, à vous Docteur SEGELLE, notre amicale et profonde reconnaissance.

...Vers 7 heures, le matin, le réveil. Dans chaque chambre une corvée de « jus » part aux cuisines pour chercher ce que l'on appelle le café. Nous avons, entre le réveil et l'appel, une heure à disposer. Souvent, nous nous permettons le luxe de prendre notre café au lit. FRADET, toujours levé le premier, nous passe à chacun notre ration, nous sommes dans des lits à 3 étages très rapprochés les uns des autres et c'est une véritable gymnastique qu'il fait pour nous être agréable. Toi aussi, tu resteras à Mauthausen et tu ne connaîtras pas le retour.

L'appel terminé, nous sommes libres dans le camp jusqu'au soir, et chacun, selon son idéal et des réactions, organise sa journée.

Pour les catholiques, la Chapelle nous est ouverte et chaque matin nous avons le réconfort d'assister à la messe et de communier pour ceux qui nous sont chers et d'avance nous offrons nos sacrifices à venir. Quels prêtres superbes nous avons connus ! Le Révérend Père RIQUET, le Père JACQUES et tant d'autres. Tous nous nous souvenons des magnifiques conférences du Père Jacques, où, « entre hommes », il nous parlait des graves problèmes de la vie. Pauvre Père JACQUES, vous n'êtes pas rentré, mais combien vous avez su nous aider là-bas et nous communiquer un peu de votre foi et de votre ardeur. Nous ne savions pas que nous avions près de nous un Saint, mais nous ne sommes pas surpris d'apprendre que l'Eglise, bientôt, vous comptera parmi ses béatifiés. Continuez à nous aider Bienheureux Père Jacques et vous qui aviez un langage si direct vis à vis du ciel, permettez-nous de reprendre votre expression : « Vous qui êtes un planqué, pensez à nous qui ne le sommes pas ».

Jacques...

*C'est de ton souffle si frêle que jaillira la paix qui dure,
tu es le sang qui va guérir les hommes, tu es le feu
qui va nous éclairer le visage encore obscur de Dieu...*

d'un poème de Jean Cayrol
compagnon de déportation
du père Jacques, 12 juillet 1945



D'autres, par groupe, faisait inlassablement le tour du camp en fumant et en discutant. Dans l'immense cour, des parties de football s'organisaient, la bibliothèque avait aussi ses amateurs fervents. Et le soir, ou les jours de pluie, d'interminables parties de cartes nous réunissaient.

La journée était coupée par les repas, la distribution des colis et l'appel du soir. Le jour où GARCIN reçut un colis de 40 kilos, ce fût pour nous la fête et l'abondance, tant en ravitaillement qu'en cigarettes. Quelles têtes faisaient les Allemands devant cette richesse.

Le comique avait aussi sa place. Un midi, les cuisiniers nous avaient soignés et nous avions touché 2 boulettes de viande. Régal général. Mais...oui il y a un mais, la viande était un peu avancée et le soir sur le camp, une panique générale déferla de bâtiment en bâtiment et quand je dis panique, je me comprends. Je vous conseille les boulettes de viande « avancée » comme purgatif merveilleux et infaillible, nous en avons fait l'expérience et elle est, croyez-moi, concluante. Dans le fond des bâtiments, près des lavabos, nous avons failli être...submergés.

Nous devons également à notre séjour à Compiègne, de bonnes distractions que nous donnèrent nos camarades communistes venant de la prison de Blois. Et qui organisèrent des séances récréatives très réussies.

Mais un jour, le 4 avril 1944, nous apprîmes que nous étions du prochain convoi...le lendemain, les visages se sont alors un peu assombris. Mais je vous le répète... Compiègne, c'était malgré tout le bon temps.

N'est-ce pas mes amis ?

DEPART POUR L'ALLEMAGNE

Nous venons de quitter le camp de Royalieu.

Depuis hier soir nous étions isolés dans les bâtiments de quarantaine après avoir subi une fouille sévère. Ce matin, 6 avril 1944, de bonne heure, le réveil. Nouvelle fouille. Distribution rapide d'une boule de pain et d'un saucisson par personne et maintenant par 5 en de grandes colonnes, nous avançons vers la gare de Compiègne.

Un service d'ordre important est en place tout le long du parcours. Défense absolue d'approcher. Circulation des autos complètement interdite. Aux carrefours des mitrailleuses sont en place. De chaque côté de nous, une haie de gardiens farouches, brutaux qui maintiennent à coup de crosse l'écart entre les rangs, font avancer les retardataires.

La vague humaine en route pour les bagnes nazis avance. C'est un piétinement, un martèlement de pas, une rumeur incertaine faite du bruit confus des conversations rapides échangées entre camarades, entremêlée du cri plaintif et déchirant d'une des nôtres qui vient d'être schlagué ; c'est un troupeau en route vers l'abattoir.

Mais pourquoi ces visages consternés derrière les rideaux des fenêtres ? Pourquoi grand-mère entr'aperçue derrière les volets mi-clos de votre demeure pleurez-vous si fort et avez-vous le visage bouleversé ? Pourquoi toute cette tristesse tout au long du chemin ?

Voyons ! Nous partons pour l'Allemagne c'est certain, mais enfin nous en reviendrons bientôt, les Alliés sont sur le point de débarquer et pour Noël il y aura longtemps déjà que nous serons dans nos foyers...

Nous savons maintenant bonnes gens de Compiègne, pourquoi vous pleuriez, vous aviez raison de porter la tristesse en vous, la réalité fut tellement pire encore que ce que vous pouviez vous imaginer !

Mais nous, qui avançons devant vos fenêtres, nous ne savons pas encore. Nous avons eu le droit de garder toutes nos affaires personnelles, il peut faire froid là-bas, cela n'aura aucune importance, nous avons dans nos valises ce qu'il faut pour affronter l'hiver : pull-over, chaussettes de laine, passe-montagne, rien ne manque. Nous travaillerons ! Et puis après, le travail c'est la santé. Nous nous développerons voilà tout, et reviendrons plus forts qu'avant. Egalement nous aurons l'aide de la Croix-Rouge, les colis américains, les lettres des nôtres. Ce sera vivable, il ne faut pas s'en faire, un peu de courage ! Et nous en avons à revendre !

Marcel GARCIN est devant moi, à côté : BOUSSION – CHANGEUX – FRADET – CHANDEZON – BRISEBAS – SOLLAR. Les Orléanais ont gardé le contact et ensemble tout ira bien.



Pont de Compiègne traversé par les prisonniers entre le camp et la gare

...Mais quoi ! Qu'est-ce que c'est ? Qu'arrive-t-il ? Là-bas près du pont ?... Ces femmes qui sont maintenues de force par les sentinelles... Mais, qui sont ces femmes ? Que viennent-elles faire si tôt ? Mais pourquoi ces mouchoirs ces cris ... ? André, Pierre. Mon chéri...

Femmes de déportés vous avez su clandestinement qu'aujourd'hui il y avait un départ et vous êtes venues pour voir une dernière fois, ou tout au moins avec l'espoir d'apercevoir « le vôtre ». Nous ne vous en voulons pas. Pour beaucoup cela a été la dernière vision d'un être aimé... Mais ce jour-là vous nous avez coupé notre courage, vous avez amolli notre décision de lutter, vous avez fait monter des larmes à nos yeux... C'est mauvais pour un bagnard.

Et dès que nous avons réalisé que, peut-être, il y aurait une personne pour nous, rien ne comptait plus, ni les coups de crosse, ni la schlague, plus qu'une chose ; regarder... regarder avidement chaque visage que nous croisions, chaque silhouette pour retrouver celle qui aurait pu venir.

Tout à coup, sur notre droite, un groupe de femmes, un cri : Marcel ! GARCIN devant moi se retourne, oui c'est pour toi Marcel, c'est ta femme qui est là et d'autres Orléanaises : Madame SOLLAR également, je crois, Madame TERRAMORCCI... Nous regardons...

- Bon courage. C'est du peu. Embrasse les enfants...

C'est toi Marcel qui a réagi le premier et ta femme, un mouchoir à la main, te regarde, te fait des signaux, mais ne peut rien dire, ni répondre. Je refoule l'angoisse qui m'écrase la gorge.

- Dites à Orléans que GUICHET est également du transport.

Et chacun lance son nom pour que chez nous on sache que nous sommes ensemble.

Non, il n'y aura personne pour moi, ni pour toi camarade à ma droite, ni pour toi qui est à ma gauche...Et bien ma foi, tant mieux, c'était de trop d'un seul coup. GARCIN ne dit plus un mot, il baisse la tête, avance en titubant, des sanglots le secouent. Allons frère, du courage nous voici à la gare.

Le cordon de troupe se resserre. Déjà nous sommes devant une rame de wagons à bestiaux. Toutes les lucarnes sont grillagées et fermées.



Wagons à bestiaux stationnés dans la gare de Compiègne

Homme 40...Brutalement, à coup de crosse de fusil, on nous fait monter dans un wagon : 10 – 30 – 50 – 100, c'est de la folie, ce n'est pas possible ils se trompent.

Et toujours d'autres, d'autres...mais serrez bon sang...mes pieds...tu me fais mal...ma valise...avancez, serrez-vous...120...140...l'enfer !

Les portes sont fermées. Plus de lumière, plus d'air...mais enfin, c'est impossible ! Comment voulez-vous que ce soit possible, nous sommes des hommes, voyons !

...La porte s'ouvre violemment.

Ah ! Il y a sûrement une erreur.

Un jeune S.S. debout à l'entrée du wagon, nous lit dans un excellent français : « Le chef du convoi vous fait savoir qu'il ne tolérera aucune évasion. Il est de votre intérêt de rester calme. Si vous ne tenez pas compte de cette recommandation, vous serez complètement déshabillés et nus, mis 200 par wagon ».

La porte se referme.

Tous nus, mais c'est du chantage, c'est de la blague, jamais ils n'oseront...Et pourtant ils osèrent.

N'est-ce pas mes amis...



Stèle du souvenir devant les anciens quais à la gare de Compiègne

WAGON S.S.

Depuis des heures nous roulons. Martèlement des roues, roulis et cahotements de nos wagons... Nous sommes debout, serrés les uns contre les autres. Pour vous faire une idée de ce que représentent 140 hommes dans un espace si réduit, il faut vous rappeler le métro aux grandes heures d'affluence... Mais cela durant 3 jours et 2 nuits !



Essieu et roues de wagons à bestiaux en gare de Compiègne

Nous venons de passer en gare de Reims.

Reims « capitale du champagne »... Nous avons pleuré pour avoir de l'eau, et à travers les fils de fer barbelé qui obstruent les lucarnes que nous avons réussi à ouvrir, nous implorons les employés de la S.n.c.f., qui passent près de nous. Les malheureux ne peuvent rien faire ; l'un d'eux qui, plus osé que les autres, tente de nous passer un broc du précieux liquide, est brutalement repoussé par un S.S. et toute l'eau se répand par terre, cette eau dont nous avons tant besoin. Le supplice de la soif commence.

Je passerai sous silence le calvaire que nous avons vécu durant ce voyage. A quoi bon ? Sachez que ce fut terrible. Vers six heures du soir (le premier de notre voyage), le train s'arrête brusquement. En queue de la rame, des cris rauques retentissent, des hurlements de douleur s'élèvent, une vapeur énorme monte vers le ciel. Nous voyons sur le ballast des hommes chanceler, titubant... Que se passe-t-il ? Les boches se sont, malgré tout, aperçus que les hommes d'un wagon entier, étaient en train de mourir étouffés...

Non vraiment, c'était trop tôt... Il n'y aurait pas eu de plaisir. On les fait descendre de ce wagon qui était plus petit que les autres et on les répartit dans les nôtres (où en principe, il y a un peu plus de place) de force, à coup de crosse ; on fait ainsi monter 10 hommes de plus dans chaque wagon.

Au bout du train, la vapeur humaine qui emplissait le wagon s'échappe lentement, comme une chaudière sous pression.

Sachez aussi que malgré la défense, la nuit venue, il y eut des évasions. Huit, dix peut-être, ont réussi à sortir de cet enfer et ont sauté sur la voie. Immédiatement, les énormes projecteurs qui sont installés sur quelques plates-formes, fouillent l'obscurité.

Les mitrailleuses crépitent de partout, mais tirent au hasard. Le train est stoppé. Les S.S. se répandent sur les talus et lâchent des chiens... Quelques instants après, ils reviendront avec 2 de nos camarades qui ont été repris. Nous ne les reverrons jamais...

Maintenant, nous venons d'entrer en territoire allemand. Dans une gare à peine éclairée, on nous arrête une nouvelle fois. Des cris affolants retentissent. Les portes des wagons sont ouvertes les unes après les autres. Des hurlements barbares : « Raus, raus schnell ! ». Nous sommes bientôt tous sur le quai. Les coups de schlagues tombent, les coups de pied accentuent les ordres : « Dévêtez-vous, ganz nackt, tout nu ! ». Nous n'osons comprendre, mais devant nous d'autres camarades commencent à se dévêtir et nous les imitons. Bientôt nous sommes sans vêtements. Ceux-ci sont entassés dans le wagon qui, tout à l'heure, a été vidé de son chargement humain. Tous nos colis et bagages, le peu de nourriture que nous possédons encore, y sont également jetés.

Nous rejoignons notre place dans le convoi mais afin que la menace du commandant soit exécutée, nous sommes mis 200 par wagon ! Et la schlague et le fouet font sur la chair nue de grandes balafres sanguinolentes...

...et le train repart.

D'heure en heure, c'est la déchéance humaine. La nature a ses nécessités et cela devient inimaginable... Par dessus tout, la soif devient horrible... la langue ne fait plus qu'un avec le palais, plus de salive, plus de déglutition, une brûlure atroce... Dans tout notre être l'étouffement...

La fièvre monte, la tête ne tient plus, la raison s'égaré... et toujours ces roues qui tournent et qui secouent notre geôle... déjà certains camarades près de nous divaguent, demandent à boire, appellent leur mère... d'autres de battent... s'étranglent... puis se calmant soudain, rient subitement aux éclats. Dans quelques heures, ils seront fous, complètement, dans toute la force du mot, et nous devons en calmer à coups de poing pour les rendre inoffensifs, éviter qu'ils ne commettent des crimes...

Un diabétique sans ses piqûres d'insuline sombre dans le coma. Je ne continue pas...

Je vous le répète, cela dura 3 jours et 2 nuits. A vous de faire un effort pour vous imagier, pour essayer de comprendre.

Heureusement que, pour certains (et j'en suis) nous avons eu dans ce voyage le secours de notre religion. Nous avons passé une semaine sainte bouleversante, nous avons vécu la Passion du Christ.

Jeudi, vendredi, samedi saints. Nous avons été dépouillés de nos vêtements, nous avons subi la flagellation, nous avons senti que tout nous abandonnait, que tout s'écroulait, mais dans ce néant qui s'ouvrait devant nous, nous t'avons trouvé, ô Christ ! Et tu nous as redonné le courage et la force !... Toi, dans ta passion, tu étais seul.



Vers Mauthausen...

...le convoi roule toujours, le jour, la nuit, le jour...et un soir, un peu avant la nuit, nous nous arrê tâmes dans une gare, auprès d'un grand fleuve que nous apprîmes plus tard être le Danube, « Donau ». Petite gare coquette où l'on nous fit descendre. Sur le fronton, un nom qui, pour nous, ne représentait rien encore : MAUTHAUSEN.

Nous n'allions pas tarder à savoir ce qu'il désignait.

N'est-ce pas mes amis ?

ARRIVEE A MAUTHAUSEN

Déjà MAUTHAUSEN n'est plus inconnu pour beaucoup de mes lecteurs. En effet, de nombreux livres ont parlé de ce camp S.S., dit tout ce qu'il avait de terrible et d'impitoyable. Sachez que ce qui a été écrit est exact. MAUTHAUSEN était comme d'autres camps nazis, un camp d'extermination, un camp de la Mort...



A la gare de Mauthausen

A notre sortie du wagon, à coup de schlague, nous nous sommes habillés rapidement, au hasard, en prenant un pantalon, une veste, un tricot, dans le tas de vêtements jetés à terre, pêle-mêle... Ceux qui ont voulu chercher leurs vêtements personnels, ont été écrasés sous les coups. Nous sommes tous comme déguisés.

...Lentement notre colonne se met en route.

Nous suivons un sentier encaissé qui monte à flanc de coteau, dominant le Danube qui coule à notre gauche.

Nous avançons, serrés les uns contre les autres.

Nos gardiens se sont espacés un peu : ici, il n'y a plus d'évasion à craindre ! L'air frais du soir nous redonne quelque vigueur et, après l'enfer des wagons, nous sommes heureux de respirer à pleins poumons.



Montée vers le camp, on aperçoit la Danube en bas dans la vallée

Tout à coup sur notre gauche, nous entrevoyons un terrain de football et déjà nous espérons une vie future rappelant celle de Compiègne. De grands baraquements fortement illuminés y sont attenants.



Vue d'ensemble du camp forteresse de Mauthausen

Nous apprendrons bientôt que le terrain de sport est celui des S.S. et que les innombrables blocs sont ceux du grand « revier », en dehors du cap proprement dit. Brusquement, après un « à droite » nous nous trouvons devant la forteresse. Nos illusions tombent d'un seul coup. On a voulu frapper l'esprit de ceux qui allaient passer le portail.



Entrée principale de la forteresse de Mauthausen, côté intérieure.

Des miradors rappellent un peu les pagodes chinoises, surmontent la lourde porte d'entrée toute bardée de fer. Partout des mitrailleuses. La porte s'ouvre et, en colonne par 5, nous entrons dans le camp. A notre passage, des S.S., schlague à la main, nous comptent. Près d'eux d'énormes chiens mordent au hasard dans le troupeau à leur portée.



Mirador

Nous voilà stationnés à droite de la cour principale, toujours par 5.

Le silence subit nous oppresse, une angoisse indescriptible s'empare de tous : que va-t-on faire de nous ? Des S.S. passent et repassent, flegmatiques. Brusquement, des hommes bien habillés, retirent leur casquette devant ceux-ci et se mettent au garde-à-vous : ce sont les « kapos » chargés de nous garder, tous sont des détenus Allemands, des « Droits Communs » ; comme nous l'apprendrons bientôt, ils ont sur nous droit de vie ou de mort.

Nous sommes adossés à des baraquements dont les fenêtres restent fermées. Des couvertures obstruent complètement les vitres. Cependant, l'une d'elles s'agite. Nous apercevons une tête dans l'échancrure. Est-ce un homme ? Un spectre ? Cheveux tondu, une large bande blanche rasée au milieu du crâne, des yeux brillants sur une tête squelettique... Nous venons de voir notre premier déporté. Il nous offre un peu d'eau dans une gamelle, mais demande en échange une des alliances ou des montres que nous possédons encore. Certains, complètement à bout, se décident et font l'échange ; mais un Kapo a tout vu, il s'élançe, armé de son « goumi », morceau de tuyau d'arrosage de la grosseur du poignet et long d'1 mètre, et frappe au jugé dans le groupe proche du délinquant ; les coups résonnent sur les crânes, le sang déjà coule...

Nous restons là, des heures. Prostrés.

Enfin, nous avançons. Nous passons devant un officier et déposons sur une table les objets précieux que nous possédons encore : montre, alliance, chevalière... Nous quittons nos vêtements d'emprunt. Nous voilà nus à nouveau, la première « sélection » est faite aussitôt. Des S.S. dont un en blouse blanche nous regardent avancer. Les plus fatigués sont de suite repérés et mis sur le coté. Un conciliabule s'engage et, la sentence donnée, un kapo marque avec un pinceau de grandes lettres noires sur le dos et sur les poitrines de ce bétail humain. Où iront-ils ? Nous ne les reverrons plus jamais. Ce fut le sort de RUFFAR, de SOLLAR... et de tant d'autres.

Pour nous, nous entrons dans une salle de douches, pas un mot.



Salle de douche et de désinfection du camp de Mauthausen

Toujours avec un pinceau, un autre kapo nous marque un grand numéro sur la poitrine, et c'est le « friseur » correspondant à ce numéro, qui nous prend en charge et s'occupera de nous. Notre tour venu, nous serons tondus, rasés et cela dans les endroits les plus intimes, puis badigeonnés d'un liquide désinfectant qui brûle la peau et nous laissera longtemps de grandes plaques rouges. Heureusement, nous passons ensuite à la douche. C'est le premier moment agréable depuis le départ de Compiègne, ce sera le seul à MAUTHAUSEN.

Douches chaudes, puis froides ensuite, le contraste est terrible, car sans être séchés, nous sommes refoulés dehors à coup de schlague et le froid paraît plus sensible encore, mais, oh joie nous avons bu ! La douche, en plus de la détente qu'elle nous apporte, est pour nous le 1^{er} liquide que nous pouvons boire depuis 3 jours. Bouches grandes ouvertes, eau chaude ou froide, nous buvons à perdre haleine... Nous nous sentons revivre...

Chaussés seulement de vieilles claquettes et toujours nus, nous traversons par cinq, le camp de MAUTHAUSEN. Des kapos nous poussent toujours criant, toujours tapant. Des blocs défilent devant nous. Nous dépassons les cuisines. Plus loin, le four crématoire est en pleine activité.



Cheminée du four crématoire du camp de Mauthausen

Nous bifurquons à gauche, dans une rue de cette ville qu'est le camp, et nous nous arrêtons devant quelques bâtiments tout entourés de barbelés. Nous sommes en quarantaine, isolés du reste des autres déportés dans des blocs spéciaux.



Baraquements le long de la place d'appel, le bloc « quarantaine » aujourd'hui disparu était identique

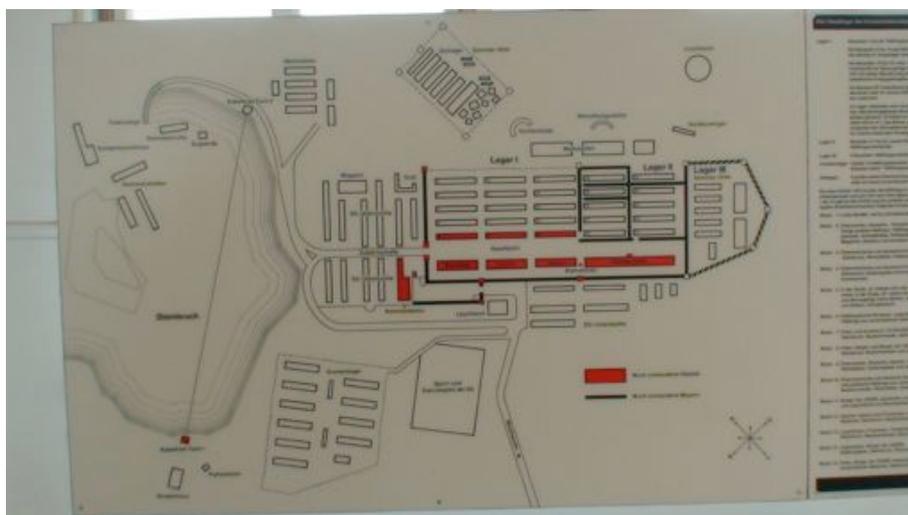
Là, nous allons être initiés à la méthode des camps de concentration. Nous allons faire nos classes de détenus, nous deviendrons des « haeflinge » plus ou moins parfaits, malheur à celui qui ne peut s'adapter à la transformation... Il est perdu d'avance.

Il y a quelques jours, nous étions encore des hommes, aujourd'hui nous ne sommes plus que des bagnards parmi d'autres bagnards, et cela, dans un camp d'extermination nazi...

Aujourd'hui commence, pour nous, la lutte pour la vie.

Nous ne pouvons tenir que grâce à l'appui d'amis sûrs, à un moral à toutes épreuves, servi par une santé robuste et aussi par la chance, car, là-bas aussi, elle comptait...

N'est-ce pas mes amis ?



Plan général de la forteresse de Mauthausen, en rouge les baraquements encore existants, le terrain de sports des SS est encadré en bas du plan à gauche du chemin d'accès.

APPRENTISSAGE DE LA VIE DE BAGNARD

Nous sommes maintenant de vrais détenus. Nous avons touché nos habits rayés « bleu et blanc » notre « mütze » et nos sabots. Dans quelques jours nous partirons dans un kommando de travail, où ? C'est le mystère.

Plusieurs noms ont été lancés au cours de conversations avec les « biens placés », mais il semble se confirmer que nous irons à Melk, pour créer un nouveau camp. Là-bas, ce sera sûrement dur aussi, plus pénible peut-être, mais tous nous n'avons qu'un désir, quitter cette forteresse de Mauthausen.

Durant des jours nous avons fait dehors l'exercice : nous n'avions alors, comme vêtement, qu'une chemise et un caleçon et de bonne heure le matin, avant le jour, nous étions déjà dans la cour, colonne par cinq, à attendre. Ici, nous devons toujours attendre, soit pour l'appel, soit pour la distribution de soupe, soit encore pour l'instruction. Combien sont morts de ces interminables factions, presque nus, en plein vent glacial qui tombait sur nos pauvres épaules et nous donnait, jusqu'au fond de nous-mêmes, une sensation d'agonie.

Nous savons maintenant au commandement nous aligner, nous mettre rapidement en ordre et retirer notre « mütze », sorte de béret qui ressemble assez à une galette. Les Français ont la spécialité de la porter légèrement de coté, ce qui lui donne une allure de casquette et met en furie nos gardiens. Ah, ces Français, pas de discipline, on n'en fera jamais rien et les coups pleuvent sur les « scheisefranzosen ».

« Mützen ab ». Au cri « mützen » : porter vivement la main droite à la tête et tenir délicatement le bord de sa coiffure. Au commandement « ab » : ramener brutalement son bras dans la position du garde-à-vous, en faisant claquer la main sur la cuisse et, si possible, ne pas faire tomber le béret. Le « mützen auf » est plus spectaculaire, il faut en deux temps « ein, zwei » remettre la coiffure en place et retrouver la position primitive. Oui, mais allez donc tenir en une fraction de seconde ce petit morceau d'étoffe sur un crâne ressemblant à une boule de billard ? Il tombe, glisse, prend des poses qui doivent être comiques C'est égal, une seule chose compte : un, deux et surtout faire claquer la main sur la cuisse. Ah mais les Polonais, les Hongrois, les Italiens, ... tous enfin font de leur mieux ou essayent... lui, le Français s'en fout royalement. Il est là, il ne peut pas faire autrement, mais son cœur et son esprit sont si loin...

Il faut également ici, nous donner le goût et l'habitude du travail ordonné, méthodique. La méthode avec un grand M, c'est avec cela que l'on gagne les guerres. Le Français doit s'adapter à cela, car tout le monde sait bien que les Français sont avant tout des coureurs de femmes, des fainéants. Donc, dressage intensif. Pour cela un Kommando est idéal : celui de la carrière.

Nous sommes quelques milliers réunis dans la cour d'appel.



Place d'appel du camp de Mauthausen entourée des baraquements des déportés.

Chaque centaine est commandée par un Kapo, un bon allemand, un pur, sur qui l'on peut compter, un qui a fait ses preuves de travailleur et de meneur d'hommes. Ses moyens de persuasion se limitent d'ailleurs à un énorme « goumi » qu'il fait tourner dans la main.

Au signal le troupeau se met en route et toujours le même refrain ; « un, deux, un, deux... ». Nous passons sous le portail qui s'est grand ouvert et nous sortons de la forteresse. Nous tournons sur notre droite, traversons les jardins que les SS ont garnis fleurs poussant dans la cendre humaine, puis décrivons un demi-cercle à gauche. Tout le long du chemin, des miradors avec des sentinelles devant leur mitrailleuse nous montrent la bonne voie à suivre, malheur aux écarts !

Nous dominons maintenant la carrière.



Escalier de la carrière du camp de Mauthausen

Imaginez un grand gouffre immense, profond. Tout là-bas, au dessous de nous, dans les éboulements de rochers, des fourmis ont l'air de se promener, ce sont des hommes qui

travaillent. Nous arrivons près de l'escalier ça, c'est le plus beau, c'est le fin du fin. Là, au moins, il y a de la « méthode ». La grandeur des marches a été calculée savamment, scientifiquement même. Une très grande, puis une toute petite, deux larges, une minuscule, en voici qui font soixante centimètres de haut, d'autres n'en font pas quinze et, avec nos sabots, nous descendons vers l'enfer. Tout autour de nous des SS sont là pour le spectacle, ça en vaut la peine ; « tempo », « schnell », plus vite, toujours plus vite ! Essayez un peu de vous imaginer ! Les hommes glissent, entraînant d'autres hommes dans leur chute, la cravache les fait relever mais ils tombent quelques marches plus loin et elles sont de granit ces marches...



Stèle érigée en haut de l'escalier de la carrière du camp de Mauthausen

Nous voilà en bas, autour de nous d'immenses murailles forment comme un cirque. Le soleil est étouffant, il n'y a plus d'air ici et les pierres accumulent la chaleur. Travailler dans ces blocs de granit les mois d'été doit être affolant. Nous devons prendre une pierre et la mettre sur l'épaule, pas une petite, non, une bonne pierre...vingt, trente, quarante kilos. Certains resquillent et se chargent faiblement...Les malheureux ! Si un kapo ou un SS les voit, ils devront en porter une de cinquante kilos et plus.



Carrière de Mauthausen prise depuis le haut de l'escalier

Lorsque tout le convoi est chargé, il faut remonter l'escalier. Les marches... tous nous les avons comptées : 186. Une seule chose compte maintenant, monter sur la marche qui est devant nous, puis sur l'autre... Ne pas lâcher, grimper plus haut, toujours une marche de plus... et les SS sont là avec leur schlague : ils sourient.

Pour un sadique, quelle jouissance doit-on éprouver, devant ce troupeau humain qui souffre et gémit.



Nous sommes en haut... Après cette ascension les jambes sont coupées, le souffle est court, l'épaule meurtrie par le fardeau et il faut avancer encore... Nous repassons le portail. Une nouvelle fois la forteresse se referme sur nous, nous allons à six cent mètres au moins, déposer notre chargement.

Demi-tour, colonne par cinq... en avant... et nous retournons.

Quatre fois nous faisons ce manège. A chaque voyage des remplaçants bouchent les vides faits par ceux qui sont morts, en route, d'épuisement.

Quatre fois, certains ont faits jusqu'à sept voyages dans la journée.



N'est-ce pas mes amis ?

DEPART POUR MELK

Comme je vous l'ai dit dans un précédent article, je ne m'étendrais pas sur tout ce que nous avons subi à Mauthausen. D'excellents livres ont décrit notre vie là-bas. Le coucher en sardine à même le sol, à plus de six cent par bloc,



Intérieur d'un bloc

les distributions de « 25 coups de goumi », les séances d'épouillage, les affreuses soupes que nous devons manger comme des chiens, dans une gamelle, car nous n'avions pas de cuillères... Les humiliations de toutes sortes, la déchéance humaine provoquée par tous les moyens, dans toutes les occasions, systématiquement.

...Nous venons de toucher nos numéros imprimés au composteur sur une bande de tissu blanc. Un triangle rouge, indication des déportés politiques, porte en son milieu la lettre « F » : français. C'est notre drapeau qui seul nous différencie de tous ces autres hommes arrêtés dans l'Europe entière, et nous en sommes fiers. Nous devons coudre ce bout d'étoffe sur le côté gauche de notre veste, à hauteur de poitrine ; nous portons le même signalment sur le pantalon, sous la poche droite. Puis au poignet gauche nous aurons une plaque faite dans de vieilles boîtes de conserves et maintenue par un fil de fer. Il y a du progrès. Jusqu'à présent, nous n'étions que des anonymes, maintenant nous sommes un matricule. Ce numéro que nous avons reçu à Mauthausen nous suivra constamment durant notre calvaire, pour un petit nombre jusqu'au retour, pour la majorité jusqu'au four crématoire... Les cadavres, en effet, avaient leur matricule marqué au crayon à encre, sur leur poitrine squelettique.



Plaques d'immatriculation des déportés

René GUICHET- Mauthausen matricule 62505 – 1944/1945

Ainsi équipés, le départ ne saurait plus tarder. Quinze jours environ après notre arrivée dans le camp d'extermination qu'est Mauthausen, un premier convoi de cinq cents français part pour Melk. Les départs ont été prévus par ordre alphabétique et le premier groupe s'arrête au milieu de la lettre G, si bien que nous qui restons sommes séparés de nos amis : BOUSSION – BRISSEBAT – CHANGEUX – GARCIN- etc. Faites, mon Dieu, que nous soyons réunis bientôt !

Depuis qu'ils sont partis, nous étouffons encore plus entre ces barbelés et de tout notre cœur nous n'avons d'autre espoir que de quitter cette terrible forteresse et de rejoindre nos camarades.

Trois jours déjà qu'ils sont partis et nous sommes toujours là. Cela devient angoissant. Irons-nous les rejoindre ou non ? Déjà des « bobards » circulent, il se peut que nous partions dans une usine... Nous n'en pouvons plus, nos nerfs sont à bout.

Le 24 avril au matin, de très bonne heure, nous sommes délivrés de ce poids qui nous étouffait... Nous partons enfin et allons également à Melk. Nous serons là-bas mille Français, entourés par une « bonne équipe » de kapos il est vrai et autres « proéminents » allemands, mais malgré tout nous serons entre nous.

Nous voici pour, la dernière fois, rassemblés sur la place d'appel et vraiment le moment est solennel. L'on nous fait dire que la moindre tentative d'évasion sera impitoyablement suivie de la peine de mort massive. Mais nous sommes trop heureux d'aller rejoindre nos camarades pour tenter une escapade vouée d'avance à l'insuccès.

Après avoir été comptés et recomptés plus de dix fois, l'énorme porte de la forteresse s'ouvre et nous avançons. Pour tous c'est une détente et notre cœur, malgré notre situation qui est loin d'être brillante, est rempli de joie. Une certitude est en moi, je ne reviendrai jamais à Mauthausen, je me sens revivre.

Sorti de cet enfer, tout est possible maintenant. C'est la vie qui s'affirme et qui marque un point sur la mort. Hélas ! Melk et plus tard Ebensee, verrons tomber par milliers nos camarades, mais pour moi, je garderai toujours ce pressentiment que j'ai eu en quittant Mauthausen : je rentrerai, je dois rentrer, des êtres chers m'attendent en France, il faut également que des témoins puissent dire et redire ce dont capables ces Allemands.



L'entrée de la forteresse vu du jardin mémorial

La chance m'aidant, je me suis cramponné au maximum, en serrant les dents et les poings, pour rentrer, pour témoigner. Mon Dieu, Vous seul savez l'aide que Vous m'avez apportée dans la lutte, cette aide qui nous rendait forts dans les moments de plus grande faiblesse.



Monument à la mémoire des déportés français dans le jardin mémorial du camp

Nous redescendons lentement vers la gare. A notre droite, le Danube coule tout boueux, comme presque toujours. La vie nous entoure. Durant ces quinze jours que nous avons passés, isolés du reste du monde, confinés dans la senteur de la mort, la nature, elle, a continué à vivre et ce matin elle nous offre toute sa fraîcheur et son message. Les larmes aux yeux, nous voyons les premiers effets du printemps qui vient. L'herbe partout a reverdi, les bourgeons au bout des arbustes sont gonflés et déjà des feuilles voient le jour et se déploient au soleil. Quelle émotion de découvrir ces premières pâquerettes aux bord des talus, ces fleurs qui nous rappellent nos belles prairies de France...

Nous retraversons Mauthausen. De femmes sont aux fenêtres et profitent du spectacle que nous leur offrons ; d'autres personnes dans les rues vont à leurs affaires et, indifférentes, ne détournent même pas le regard vers nous...Elles ont tellement l'habitude de voir des bagnards...

Voici la gare. Je revois la fontaine où, lors de notre arrivée, Claude LEMAÎTRE, dévoré de fièvre, a failli être tué pour avoir osé tremper ses lèvres dans l'eau qui coulait. Nous comptons voyager en wagons à bestiaux et nous sommes ahuris de constater que des wagons voyageurs nous sont réservés. Chacun prend place, nous sommes tous assis. C'est le premier moment de vraie détente depuis notre départ de Compiègne...Et lentement le train part vers notre nouvelle geôle.

Adieu, Mauthausen, sans regret !

Partis vers neuf heures le matin, nous serons pour midi à Melk, après avoir presque constamment longé le Danube et admiré, malgré tout, le paysage qui est splendide.

Melk, où nous serons plus de dix mois. Melk, où des milliers d'êtres humains seront anéantis et parmi eux tant de Français !



Gare de Melk

Melk, où cependant nous avons connu une certaine vie de famille grâce à l'amitié et à la solidarité de tous les Français sauf quelques rares exceptions il est vrai, car, malheureusement les mauvais Français y existaient aussi, en très petit nombre, mais c'était encore de trop...

N'est-ce pas mes amis !

ARRIVEE A MELK

Le convoi vient de d'arrêter en gare de Melk. Toujours encadrés de la même façon, nos colonnes de reforment. Ici l'on n'a pas l'habitude encore de voir des « rayés », c'est seulement la deuxième fois que la chose se produit et tout le long du chemin qui nous conduira au camp, des curieux nous feront la haie. Aux questions posées par les habitants, les S.S. répondent invariablement : « bandits », et avec nos crânes tondus, nos joues qui commencent à se creuser et notre costume, nous ressemblons sûrement aux bandits classiques ; les enfants se reculent un peu dans un mouvement de crainte, se rapprochant de leurs parents. Un peu plus loin, des gosses plus « durs » que les autres, nous jettent des pierres et nos gardiens les encouragent de gros rires ; pour montrer à ces nazis en herbe, qu'eux, n'ont pas peur de nous, ils tapent à coup redoublés sur les épaules qui se présentent et les cris de douleur régaler toute cette bochaille...

Heureusement nous tournons à droite sur un chemin où il n'y a plus de maison, les spectateurs deviennent moins nombreux et les gardiens retrouvent leur calme.

Melk est une petite ville délicieuse au bord du Danube, à mi-chemin entre Linz et Vienne.



Melk, rue principale, derrière l'abbaye surplombant la ville

En cette fin avril, le soleil est déjà éclatant et la haute silhouette de l'abbaye se découpe magnifiquement sur le fleuve. Les chalets sont coquets et dans les jardins qui les entourent, des fleurs commencent à déboucher. Là aussi la nature renaît...

Mauthausen était sur la rive gauche du Danube, le camp de Melk est situé sur la rive droite. Nous avons dépassé la ville et suivons une route poussiéreuse qui doucement monte à flanc de coteau. Je suis dans les premiers rangs, nous avançons lentement au pas de promenade.

Quelques mètres devant nous, se tient le « Lagerführer », commandant S.S. du camp, il s'amuse avec la cravache qui ne le quitte jamais et auprès de lui joue un énorme chien policier.

Cet officier, très jeune, ressemble plutôt à un artiste de cinéma qu'à un chef de camp, mais lui ne se fait d'illusions, il est d'âge à partir en Russie et profite au maximum de sa fonction actuelle comme d'un moment de repos avant la bagarre. Nous ne l'intéressons pas

beaucoup. Son emploi du temps est presque entièrement absorbé par les séances de soulographie, les parties fines et les promenades en auto de course. Il sera, peu après notre arrivée, remplacé par un vrai, « un S.S. pur sang », qui, lui, saura s'occuper de nous...

Nous arrivons devant la caserne « Von Bigaro », anciennement occupée par des pionniers et qui deviendra un camp d'extermination.



Caserne Birago, place d'appel et vue d'ensemble de l'ancien camp de Melk en 1945 et aujourd'hui

Pour le moment rien n'est fait encore et nous n'avons pas cette angoisse que nous avons eue en arrivant à MAUTHAUSEN. Ce camp qui, plus tard, serait redouté par les nouveaux venus, gardera pour nous, premiers occupants, un peu de son air bonasse qu'il avait malgré tout, et ici, petit à petit, nous prendrons figure d'anciens.

Le camp ne comprend, à notre arrivée, que deux blocs situés au premier étage d'un immense bâtiment en béton, tout en longueur. Il y a quelques jours encore, ce n'était que des garages. Les locaux du rez-de-chaussée contenaient des ateliers de réparations. Il faut tout transformer, tout installer. Nous devons organiser ici un camp susceptible de recevoir vingt mille détenus et plus.

Notre convoi est stationné devant les fameux blocs. Nos camarades partis avant nous sont déjà au travail et nous font des signes d'amitié. Le bloc 1 abrite les cinq cents premiers arrivés, nous sommes tous affectés au bloc 2. Seule une légère cloison nous sépare, nous pourrions assez facilement, le soir, aller d'un bloc à l'autre.

Une rampe d'accès en pente douce nous conduit au premier étage dans notre « demeure ».



Caserne Birago, anciens garages et ateliers de réparation, ici le bloc 2 et sa rampe d'accès aux étages.

René GUICHET- Mauthausen matricule 62505 – 1944/1945

Des lits à deux couchettes superposées, sont alignés dans le bâtiment et nous y sommes répartis. Nous pouvons nous grouper selon nos préférences. Tous ces légers passe-droits seront vite supprimés lorsque l'effectif augmentera, mais je vous le répète, les mille premiers français sont là « installer » le camp et nous devons reconnaître que nous avons eu dans les débuts certaines facilités qui cesseront rapidement. Sortant de l'enfer de MAUTHAUSEN, nous revivons, surtout nous sommes entre Français et c'est le plus clair de l'affaire.

Vite redescendus, immédiatement nous sommes mis au travail. Des kommandos sont chargés de nous enfermer et d'établir une double barrière de barbelés, c'est un peu comme si un oiseau faisait lui-même sa cage ; d'autres portent d'énormes troncs d'arbre pour construire les « miradors » indispensables dans le paysage d'un camp qui se respecte. Et puis, partout, il y a du terrassement à faire. L'on va m'affecter à une équipe lorsque j'entends un appel :

- René ! René ! Où es-tu ?

Je sors des rangs et m'avance, c'est Marcel GARCIN qui me cherche. Il y a une place de libre dans son kommando où se trouve déjà BOUSSION. Le kapo a bien voulu m'accepter.

- Tu verras, me dit Marcel, c'est du boulot « pépère » !

Et effectivement, ce premier travail m'évitera les kommandos extérieurs d'où nos camarades, après douze heures d'efforts consécutifs, revenaient le soir, épuisés.

La chance est venue à moi dès le premier jour et c'est à toi Marcel que je la dois.

Je vous parlerai la prochaine fois de notre kommando « Lageraufräumung », dur il est vrai à certains moments, mais qui nous apporta aussi, bien des avantages de toutes sortes...

N'est-ce pas mes amis ?

KOMMANDO « LAGERAUFRÄUMUNG »

Rapidement la caserne se transforme et chaque jour fait plus largement place au « camp ». Nous sommes maintenant bien enfermés. Une double rangée de barbelés, doublée d'une enceinte électrique sous tension, rendent impossible toute évasion. Les miradors se dressent au bord de ces clôtures à trente mètres les uns des autres.



Vue du Danube et de l'Abbaye depuis l'enceinte Nord du camp. 1947-48 © Amicale de Mauthausen

Les cuisines sont installées dans les anciens ateliers de réparations. Bientôt elles deviendront de véritables « usines » à soupe. Lorsque nous sommes arrivés, deux autoclaves seulement étaient en service, maintenant il y en a plus de trente, dans un mois il y en aura jusqu'à quatre vingt, de quoi donner à manger à plus de vingt mille détenus, comme il était prévu.



*Caserne Birago, bâtiment des cuisines, au 1^{er} étage le bloc 1.
Au second plan, le bloc 2 où est installé Papy à son arrivée.*

Chaque semaine des convois de mille détenus, arrivent de MAUTHAUSEN : Hongrois – Russes – Polonais – Tchécos – Yougoslaves – Italiens – Belges – Espagnols,

quelques Français également. Le camp devient une fourmilière cosmopolite où la mort marque des points de plus en plus.

Des blocs en brique, en planche, jaillissent du sol en quelques jours. Déjà les fondations de « notre » crématoire sont commencées. Jusqu'à présent les morts de MELK, étaient transportés jusqu'au four de MAUTHAUSEN mais ils sont trop nombreux maintenant. Il faut s'organiser sur place. Le transport des cadavres vers leur dernière destination mérite une mention spéciale.



Vue générale du camp, au premier plan à gauche le crématoire, au fond les bâtiments de la caserne Birago occupés par les SS et en partie par les détenus. 1947-48 © Amicale de Mauthausen

Tous se rappellent ce premier départ des morts du camp de MELK. Peut-être étaient-ils déjà une trentaine en quelques jours. De grandes boîtes (contenant 10 corps) avaient été préparées et devaient être chargées dans des camions, mais comme des malades devaient ce jour là aussi être transportés à MAUTHAUSEN, la place s'avéra rapidement insuffisante. Alors le « Rapportführer » homme de décision, fit sortir les corps des boîtes, commanda qu'on les jetât directement dans le fond des véhicules et fit danser dessus pour faire de la place. Lui, à grand coups de ses bottes, montrait l'exemple.

Lorsque la cargaison fut bien tassée, on fit asseoir les malades sur les corps étendus. Certains souffrants avaient plus de 40° de fièvre. Bien entendu les camions étaient découverts et, lorsqu'après les 80 kms ils arrivèrent à MAUTHAUSEN, quelques morts de plus étaient étendus sur la bouillie humaine.

30 – 40 – 50 – 60 morts par jour. Mais, bientôt, quand le crématoire de MELK sera en action, messieurs les S.S. n'auront plus tout ce mal à se donner.



Four crématoire de Melk

Tous ces hommes qui arrivent sans arrêt, viennent ici pour travailler. Le camp de MELK doit fournir la main d'œuvre nécessaire pour construire une immense usine souterraine. A plusieurs kilomètres du camp se trouve une grande colline couverte de sapins. Il faut creuser dessous et y camoufler une usine « colossale » pour assembler des pièces de chars d'assaut. Elle sera faite en un an et coûtera la vie de plus de vingt mille hommes.

Jours et nuits, sans jamais s'arrêter, les équipes travaillent, creusent des galeries, transforment la colline en une gigantesque taupinière.

Ce kommando s'appelle « SCHACHTBAU ». D'autres en dépendent, aussi terribles : « MEIDERKRAUS » - « RELLA-STUAG » - « STIGLER UND RUSS » - « LANG UND MEINHOFFER » - et le kommando disciplinaire « MERKENDOFF ». Pour vous ces noms barbares n'évoquent rien. Dans le camp, parmi le troupeau d'hommes, ils étaient la terreur. J'AFFIRME et tous mes amis le confirmeraient, que sans l'aide morale ou matérielle apportée par la camaraderie, par la solidarité fraternelle qui nous a unis là-bas, pas un homme, même le plus résistant, ne pouvait tenir dans l'enfer de l'usine souterraine. La mort y était organisée systématiquement.

...mais grâce à GARCIN, je serais jusqu'à fin juin au kommando de « LAGERAUFRAUMUNG » qui, comparé à ceux dont je viens de parler, était une véritable « planque ». Nous ne sortions pas du camp et de ce fait, avions plus d'heures de repos et surtout moins de fatigue.

Le kapo « SCHWARTZ » est un pauvre type plus qu'autre chose. C'est un vieil Autrichien à la figure piquée par la variole, aux yeux libidineux. Sa veste porte le numéro 147 ! Voilà bientôt dix ans qu'il est à MAUTHAUSEN, il est devenu complètement abruti. Pour lui, trois seules choses comptent : manger, ne pas avoir d'histoires, trouver un « mignon » à sa convenance. Il est kapo, nous devons travailler, il nous fait travailler au bon moment mais profiter aussi des possibilités de repos.

Un mot résume tout l'art du détenu au travail : « kuken » - regarder. Quand les S.S. arrivent, il faut qu'ils nous voient actionnées à notre tâche, jamais pour eux nous ne devons avoir de repos ; mais voilà, ils ne sont pas toujours là et nous savons en profiter.

Chargés de maintenir le camp propre, nous devons enlever les ordures partout où il y en a. Passe-droit formidable, nous pouvons de ce fait, rentrer aux cuisines pour y enlever les déchets. Essayer d'y pénétrer sans raison de service, est presque un arrêt de mort, un gardien vigilant en garde la porte.

Nous entrons avec de petites carrioles, d'un air dégagé. SCHWARTZ possède des relations dans ce lieu sacro-saint, il nous met au travail et va discrètement retrouver le « chef » qui le reçoit dans son refuge où il lui a préparé un vrai repas.

Nous, en attendant, faisons nos délices de morceaux de carotte ou de betterave que nous trouvons dans les ordures. Lorsque notre kapo a bien déjeuné, il revient vers nous et nous sortons pour aller vider notre chargement dans un déblai assez proche. Pour y arriver nous devons descendre la charrette sur une pente peu longue mais très abrupte. Au début nous essayons de freiner la voiture de notre mieux, mais souvent les hommes de flèche glissent et le chargement passe sur eux. Marcel GARCIN le premier trouve un moyen plus élégant. Evidemment, il ne fait pas hésiter, ce serait grave, mais lui, n'hésite jamais.

Nous arrêtons la carriole au bord du raidillon et Marcel, seul dans les brancards, descend la pente en courant à toute volée, maintenant à lui tout seul le chargement, la voiture saute, bondit sur les mottes de terre, quelquefois se cabre, mais Marcel la tient et la tient bien, il l'immobilise en bas et se retourne en nous souriant.

Toujours tu souriais Marcel, grâce à ton cran, à ton moral si formidable, à ton amitié si prenante, malgré ton apparence quelquefois bourrue, tu étais notre soutien et savais nous dire les mots qui faisaient espérer et tenir.

Lorsqu'en mars 1945, tu nous quitteras et qu'à ton tour le crématoire sera ton dernier voyage, tous, nous serons désaxés, comme abandonnés et longtemps nous te pleurerons.

N'est-ce pas mes amis ?

KAPO

Devant le nombre de déportés qui continuent à affluer, une partie des casernes a été abandonné par la troupe et des blocs y ont été aménagés. Nous y sommes relativement bien. Ce sont de grands bâtiments en pierre de taille, comprenant trois étages, bien construits contre les intempéries. Evidemment ils ne nous étaient pas destinés et ceux qui ont, comme moi, la chance de s'y trouver, sont des privilégiés comparés à nos camarades qui vivent dans des baraques.



Camp de Melk, ancien bâtiment de la caserne Birago et place d'appel

Mais les meilleures choses ont une fin, même dans les camps de concentration. Le kommando « LEGERAUFRÄUMUNG » qui jusqu'ici comprenait soit vingt, soit quinze détenus, est réduit brusquement à cinq, l'usine engloutissant de plus en plus de main-d'œuvre.

Ce soir BOUSSION et moi devons aller travailler en équipe de nuit à « SCHACHTBAU ». Jusqu'ici nous avons été préservés de ce kommando, mais maintenant nous allons subir le sort commun et nous le redoutons. Nous devons partir vers 21 heures et nous nous préparons après avoir pris le repas du soir : un peu de pain et de la margarine. Il va falloir tenir avec cela jusqu'à demain matin 7 heures et toute la nuit manier le marteau-piqueur, la pelle, ou, ce qui est aussi pénible, transporter dans les galeries de la mine, les rails ou les troncs d'arbres nécessaire à l'avancement du travail. Dans une heure nous serons appelés sur les rangs. Je descends les escaliers pour aller au lavabo et rencontre PICHON, un Français de la « SCHREIBESTUBE », un des hommes qui composent les effectifs des kommandos. Il m'arrête :

- GUICHET, tu baragouines bien un peu de Chleuh ?
- Oui, pourquoi ?
- A partir de maintenant, tu seras kapo. Tu pars demain avec quatre vingt juifs

Hongrois. Ne t'inquiètes pas, d'ici peu, je te donnerai un kommando composé exclusivement de Français. N'oublie pas, demain en « TAGESCHISCHT », kommando « STIGLER UND RUSS », 5 heure sur les rangs.....

...Et déjà il est loin.

Je n'en reviens pas. Je reste dans l'escalier ahuri, je remonte lentement trouver BOUSSION, oubliant que j'allais faire un peu de toilette. Henri est aussi surpris que moi, nous sommes consternés. Le premier, il réagit et me dit :

- C'est la tuile, tu sais !

Oui, les kapos, à part certains avantages indéniables, ont, en camp de concentration, une lourde responsabilité vis-à-vis des S.S.

Il y a deux genres de kapos : les purs, les vrais qui sont tous Allemands ou Polonais, pour eux une seule chose compte, rester kapo. Pour cela il faut taper sur les hommes et toujours les pousser au travail. Ils sont la terreur et combien seront tués sur place lors de la libération. Tous, nous sommes horrifiés rien qu'en repensant aux méfaits du trop fameux 29-19 et de tant d'autres tueurs renommés.

Et puis il y a le kapo qui, nommé par la Résistance du camp, aura sous ses ordres des compatriotes et pour qui le seul devoir sera de permettre à ses camarades de « tenir », quoi qu'il lui en coûte.

PICHON a tenu sa parole et bientôt j'aurai avec moi trente Français. Durant les six mois que nous passerons ensemble au kommando « HIMMELSTOSS », PAS UN de mes hommes ne mourra. C'est ma fierté.

Mais demain, je pars à l'aventure avec quatre vingt juifs...à la grâce de Dieu. Pour cette nuit nous allons dormir, c'est du sommeil sur lequel nous ne comptons pas. Hélas, je ne ferme guère les yeux de toute la nuit : j'ai trop d'appréhension. Evidemment, je connais bien quelques mots d'allemand, mais seulement à force de les entendre. Jamais je n'ai ouvert un livre, jamais je n'ai étudié cette langue, je la comprends à peu près mais lorsqu'il me faudra la parler... ?

Je me lève avant la cloche qui, ici, nous réveille et vais jusqu'à la « SCHREIBESTUBE ». J'y trouve PICHON plongé dans ses papiers, je ne sais pas quand il se repose, il a une possibilité de travail prodigieuse. Je lui fais part de mes ennuis, il sourit, hausse les épaules, et me dit :

- Mais non vieux, ne t'en fais pas, je suis sur que ça ira.

Je m'en vais, mais je n'ai pas sa certitude.

Réveil, café, puis presque aussitôt, rassemblement. Je sors dans la nuit et recherche mon kommando que je dois aller prendre au bloc 6. Soixante dix neuf hommes m'attendent, ce sont ceux « STIGLER UND RUSS ». Je prends ma place au premier rang à gauche. Je donne les commandements en allemand, oh miracle, ils m'ont compris et nous voilà en route vers le lieu du départ.

Jusqu'à présent les kommandos extérieurs étaient menés sur les lieux de travail en camion mais la pénurie de matériel se faisant sentir, les véhicules ont été affectés autre part et nous devons maintenant prendre le train. Des quais d'embarquement spéciaux ont été construits. Ils sont en bois et terminés depuis hier seulement. Ce matin nous devons les inaugurer. Toute la clique S.S. assistera à ce départ. C'est bien ma veine : gare aux coups durs... !

Nous sommes sortis du camp. Au contrôle j'ai annoncé mon kommando, tout s'est bien passé. Mes hommes marchent au pas cadencé, je les devine anxieux. Ils ont un nouveau kapo, que leur réserve-t-il ? Mais tous ont vu sur ma poitrine la lettre « F », ils savent que je suis Français et certains m'adressent des sourires.



Monument en mémoire des juifs hongrois dans le jardin mémorial de Mauthausen

Le pays est traversé et voici le fameux embarcadère. Comme prévu, tous les S.S sont là. Les kommandos, à cinquante mètres les uns des autres, montent péniblement l'énorme escalier qui mène à la plate-forme. Mes hommes sont toujours au pas cadencé. A quelques distances de nous, le terrible « Rapportführer » hurle et gesticule, j'ai l'impression qu'il s'adresse à moi. Pas d'erreur, il est en boule, il écume tant qu'il peut et, dame, il peut ! Ma cadence n'est elle pas assez marquée, je crie à mon tour « ein zwei, links, swei », le martèlement des pas s'accroît et je sens le pont entier qui tremble. Quelque chose va se passer, il ne peut en être autrement, je sens l'orage qui approche.



Vieux quai d'embarquement en bois à la gare de Melk

Je n'attends pas longtemps, le S.S. bondit vers moi, fait arrêter le kommando et me demande (je l'ai su après) si je me fous de lui. N'ayant pas compris un mot, tant il était en rage et ne sachant que répondre, je souris béatement... le résultat n'est pas merveilleux, deux rapides crochets au menton m'écroulent à terre et les coups de pied ne me sont pas ménagés... Tout à coup, dans ma torpeur, je comprends. Des principes de mon « Manuel de préparation militaire » me reviennent à l'esprit : « on ne doit jamais laisser une troupe au pas cadencé sur un pont ». Ma mémoire s'est éveillée un peu tard.

Je viens de faire connaissance avec mon métier de kapo et je me relève tout meurtri de cette première prise de contact : ce ne sera pas la dernière.

N'est-ce pas mes amis ?

KOMMANDO « STIGLER UND RUSS »

...A peine revenu à moi, je prends la conduite de mes hommes. Le transport en wagon se passe sans incident. L'arrêt et de débarcadère se trouve à proximité de l'usine souterraine, mais nous qui sommes en dehors de cette vaste entreprise, avons encore trois kilomètres à faire à pied. De très nombreux ouvriers civils, requis dans l'Europe entière, travaillent également à « SCHACHTBAU », ils vont et viennent à peu près comme ils veulent, en dehors des heures de travail. Cependant, comme ils sont plusieurs milliers, le problème du logement se pose. Une cité ouvrière est rapidement créée pour eux et notre kommando sera chargé de creuser les canalisations nécessaires à l'écoulement des eaux. Nous ferons des égouts et les tranchées que nous creuserons auront jusqu'à quatre mètres de profondeur, un mètre cinquante de largeur et cela sur des kilomètres de longueur.



Creusement des galeries par les déportés du kommando Schachtbau. Dessin David Olère, ancien déporté à Melk.

Nous voici arrivés sur les lieux de notre travail. J'arrête les hommes, les compte et fais mon rapport au « Kommandoführer » :

- « Alla sind da zur arbeit », tous sont là prêts à travailler.

Ce chef de kommando est un S.S. mais un ersatz de S.S. En effet, il a toujours servi dans l'aviation et c'est contraint et forcé qu'il nous garde. Il sera très compréhensif et aura la bonté de bien vouloir accepter mon allemand, de sourire de mes erreurs : d'ailleurs, lorsque nous serons au travail, son plus grand souci sera de dormir dans une baraque ou d'aller jusqu'au village voisin faire la cour à quelque « fraulein ».

Plus terrible sera le « Meister » à qui je me présente. C'est une grosse masse de viande rougeoyante, ses yeux sont injectés de sang, son cou en gros bourrelets dépasse de son col, il porte sur la tête un comique feutre vert surmonté d'une plume pittoresque, l'ensemble est grotesque et en moi monte une irrésistible envie de rire que j'arrive à grand peine à maîtriser.

Ce gros homme, que l'on dirait issu tout droit d'un jeu de massacre, sera, pour nous, très dangereux, toujours prêt à frapper et ce qui est pire, à nous dénoncer à la Gestapo pour « sabotage » au moindre manquement. Il arbore d'ailleurs ostensiblement l'insigne du parti nazi, cerclé d'or. C'est un pur.

Il me regarde avec grand mépris, plisse ses lèvres et laisse glisser entre ses dents jaunes, ce qu'il a sur le cœur : « Scheisefranzose » et il continue : « Pourquoi fait-on de ces cochons de Français des kapos, plutôt que de les exterminer de suite ? » puis il part dans une grande tirade que je comprends en gros et m'explique qu'il a beaucoup souffert pendant la guerre 1914-1918 et que, pour une fois qu'il a un Français sous la main, il va se rattraper un peu... Me voilà prévenu. Le « Kommandoführer » hausse doucement les épaules, regarde avec dédain le « Meister » et me sourit...

Mais alors ? Le grand mécanisme hitlérien ne tourne donc pas si rond que nous le croyons ? Pourquoi cette réaction du soldat pour le civil ? Il n'y a donc pas fusion absolue entre les hommes pour l'idéal commun ?... Bientôt nous aurons des preuves plus tangibles de ces différences de vues et nous nous apercevrons que l'édifice tout entier ne tient qu'à 20% par la foi et 80% par la peur. Et quand les hommes n'auront plus peur... mais sauront-ils ?

Immédiatement nous nous sommes mis au travail, le gros contremaître me dit de prendre dix hommes et d'aller au magasin chercher des « schubkarren » au pas de gymnastique. Je réponds le « oui » traditionnel et part vers le magasin avec mes dix hommes, en courant. Plein de son importance ; le « Meister » nous regarde, en souriant, nous éloigner.

Tout en me rapprochant du baraquement aux outils, je vous affirme que je ne suis pas fier, mais pas du tout, c'est la première fois que j'entends le mot « schubkarren ». Que diable ! Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ? Je rassemble toutes mes connaissances, essaye de comparer avec d'autres mots anglais, espagnols, latins, français... non, rien ne marche... J'arrive au local sans avoir résolu l'énigme. Ca va encore barder. Je donne un coup d'œil en arrière et vois mon gros homme qui, déjà, crie et me dit de me dépêcher. Devant nous sont entassés des tas de pelles, de pioches, de brouettes et d'instruments de toutes sortes, dont j'ignore l'emploi... « schubkarren » ? Ah ! zut après tout. Je fais prendre dix pelles et nous revenons en courant. Evidemment il ne pouvait pas en être autrement... Ce n'est pas ça qu'il fallait... Mon « Meiqster » s'approche de moi, grimace de tout son pouvoir, écume, devient encore plus rouge et enfin me hurle au nez : « sabotage mench, gestapo ! » De douces perspectives s'ouvrent devant moi dans un mirage... mais l'homme se ravise, il me voit si déconfit, il jure quelques gentilles choses à l'adresse des Français et vlan... ! Me voilà une nouvelle fois par terre. Mon nez saigne, j'ai un œil fermé et je ne retrouve que très lentement mon souffle car « il » m'a sonné aussi au creux de l'estomac.

Le « kommandoführer » m'aide à me relever et m'explique par gestes que « schubkarren » veut dire brouette. Je vous garantis que c'est un mot que je n'oublierai jamais.

...le travail avance rapidement. Parmi les Juifs, il y a deux étudiants qui ont fait un stage à Paris, ils parlent parfaitement français, allemand, hongrois... Je suis sauvé, ils me serviront d'interprètes.

Et les jours passent. Travail, retour au camp, soupe, repos, travail... le rythme n'est jamais interrompu.

Jusqu'au jour où...

Nous sommes le 3 juillet 1944, soleil magnifique, dix heure trente. Tout à coup les sirènes retentissent « Alarm ». Nous interrompons le travail et nous nous allongeons au fond

de nos tranchées. Dix minutes à peine se sont écoulées que les premières vagues de forteresses volantes passent ;

100 - 200 - 300 - ... - 800. Huit cents bombardiers remplissent le ciel et l'air de leurs vrombissements. Pas un chasseur « Chleuh » en l'air pour le moment. Tous, au coin des lèvres, nous avons un sourire béat...C'est notre récompense à nous : tout blancs dans le ciel, ce sont nos « alliés » qui sont là-haut et de tout notre cœur nous nous élevons vers eux. AU coin de nos yeux des larmes coulent...Un vers revient à ma mémoire :

« Je ne suis qu'une ombre et vous êtes une clarté ».

...Nous, dans la terre boueuse, vous dans l'azur. Nous, obligés de travailler pour l'ennemi, vous qui le combattez. Nous, qui restons...Vous qui, ce soir, survolerez la France...La France !

Qu'est-ce que c'est la France ?...C'est le désir que l'on en a quand on en est exilé !

Un travailleur civil est venu se mettre à l'abri, près de moi. En allemand nous commençons une conversation. Je lui demande :

- D'où êtes-vous ?

Toujours en allemand il me répond :

- Ich bin von Paris.

Et moi en français, je lui dis :

- Mon vieux nous sommes presque voisins, je suis d'Orléans.

Il bondit, m'offre une gauloise après que je lui aie expliqué ma situation, il prend Immédiatement mon adresse et me promet de donner des nouvelles à ma famille. Il a tenu parole.

Brusquement nous nous retrouvons allongés. Les bombes tombent, on entend leur miaulement sinistre, puis, tout à coup, la terre tremble, s'effrite, la déflagration est terrible...ce n'est certainement pas très loin.

Non, ce n'était pas loin, à cinq kilomètres à vol d'oiseau. Malheureusement des bombes égarées sont tombées sur notre camp. Le soir, quand nous y rentrâmes, le spectacle était loin d'être beau.

N'est-ce pas mes amis ?

BOMBARDEMENT A MELK

Lorsque nous sommes rentrés hier du travail, nous avons vu d'assez loin que les dégâts causés à notre camp par le bombardement étaient beaucoup plus importants que ce qu'il n'y paraissait à prime abord. Les toits des casernes étaient inexistantes et du côté des cuisines montaient de la vapeur et de la fumée, par moment des flammes rougeoyaient et d'élevaient dans le ciel.

On sentait que quelque chose de grave venait de se passer. Une rumeur confuse entremêlée de cris, dominait le va et vient incessant des camions et des premiers secours qui rentraient dans l'enceinte du camp.

Pour ne pas ajouter au désordre intérieur, nos kommandos restèrent stationnés plusieurs heures en dehors des barbelés et les palissades en planches nous dissimulaient le navrant spectacle.

Cependant, au dessus de l'angoisse qui nous étreignait, une petite compensation nous fut accordée à ce moment. Si nos camarades du camp avaient eu à souffrir du bombardement, les chleuhs aussi avaient pris. Du pays arrivaient sans arrêt des cercueils sur lesquels une petite « croix de fer » était peinte. Nous en comptâmes quarante-cinq.

Dans la soirée nous fûmes autorisés à rentrer et le spectacle n'était pas beau.

Le lendemain matin nous avons pu mieux mesurer l'ampleur du désastre. Des renforts S.S. sont arrivés de MAUTHAUSEN, également des docteurs et des infirmiers. Le soleil nous nargue et la chaleur est aujourd'hui étouffante. Pas d'eau dans le camp, les bombes ont coupé toutes les canalisations.

De la terre imprégnée de sang monte une odeur terrible.

Un S.S m'appelle :

- Tu es kapo ?
- Oui
- Prends dix hommes avec toi, trouve des véhicules et recherche dans le camp les « restes ».

Me voilà avec dix camarades. Nous avons pris des brouettes métalliques qui servent à transporter le béton et comme on nous l'a dit, nous partons à travers le camp rechercher les « restes ».

Triste corvée.

Je passerai les détails, mais sachez que dans cette journée, nous remplîmes plusieurs fois nos brouettes.

Le soir, le S.S qui m'avait commandé le travail, inspectait le camp, accompagné du « lagerführer ». Il m'appelle...

- Tu as ramassé beaucoup de « fleisch » (viande) ?
- Près de trente brouettes
- Ach ! Gott ! Qu'est-ce que tu en as fait ?
- Je les ai enterrés.

- Quoi... !

...vlan ! Me voici une nouvelle fois à terre. La mâchoire me fait mal, le coup de poing m'a pris en plein menton et m'a mis K.O. Je me relève en me demandant quel crime j'ai bien pu commettre...

J'ai l'explication :

- Enterrés ! Tu es fou. Un détenu n'a pas le droit d'être mis en terre. Même les restes des bagnards doivent être brûlés.

Il nous a fallu enlever la terre, ressortir ce que nous lui avions confié, en faire des tas, arroser d'essence et y mettre le feu et les S.S. regardèrent en riant.

Pas de nourriture. Pas d'eau. Beaucoup de blessés. Des morts partout. Journée terrible.

Dans le camp, deux grandes piscines étaient réservées pour la lutte contre l'incendie. Là au moins il y avait de l'eau. Il était défendu d'en boire et elle était bien gardée, mais, dans la soirée, la consigne se relâche et les hommes viennent se mettre à plat ventre et, comme des bêtes, boivent à grandes lampées de cette eau de mort.

Le lendemain les effets s'en font sentir et la terrible « dysenterie » s'installe. Elle tuera des milliers et des milliers de nos camarades.

Les S.S. font vider les piscines. Trop tard ! L'épidémie est en route. Au fond des bassins...des cadavres sont retrouvés...

8 juillet 1944. Jour de deuil à MELK. Quatre cent cinquante détenus y ont trouvé la mort et parmi eux tant de si bons amis ! l'Abbé DESWART, qui avait réussi à recevoir des hosties consacrées et qui, deux jours auparavant, nous avait donné pour la première fois la communion dans le camp...

BELLETESTE également, de Meung sur Loire, qui fut gravement blessé, emmené à MAUTHAUSEN et que l'on n'a plus jamais revu. Et tant d'autres.

...puis les jours passèrent...Le camp s'organisa à nouveau. Deux jours après le sinistre, les démolitions étaient en cours de déblaiement. Deux mois après, presque tout était en pleine reconstruction. Et pourtant ce bombardement qui causa tant de victimes fut pour certains le début d'une vie meilleure.

En effet, les Chleuhs, gens prévoyants, pensèrent qu'un autre exercice du même genre pourrait priver tout le pays de MELK, de l'eau indispensable à la vie de la petite ville.

Aussi, ils décidèrent de construire un grand réservoir sur une colline toute proche, réservoir de secours, camouflé et souterrain.

Ce fut l'entreprise « HIMMELSTOSS » qui eut la charge de l'édifier.

Je fus, comme me l'avait promis PICHON, kapo de ce kommando, avec autour de moi trente Français et durant près de six mois nous pûmes revivre et souffler un peu.

N'est-ce pas mes amis ?

KOMMANDO « HIMMELSTOSS » (1)

Nous avons jusqu'à présent aidé au déblaiement du camp, avec la firme « HIMMELSTAUSS » de Vienne. Nous avons, assez lentement d'ailleurs, récupéré des briques, transporté des matériaux nouveaux, mais tout cela n'était qu'un travail d'attente, notre kommando doit, comme je vous l'ai dit, construire un réservoir d'eau et nous avons hâte de quitter le camp pour travailler enfin dans la nature.

Tout arrive, demain sera le début de notre tâche extérieure.

...Nous voici rassemblés sur la place d'appel. Tous les kommandos qui vont à l'usine souterraine sont déjà partis depuis longtemps et l'un des avantages que nous aurons à « HIMMELSTAUSS » sera de demeurer au camp jusqu'à sept heures le matin et d'y revenir pour six heures et demie le soir. Vie régulière qui permet plus de repos. Egalement nous aurons un trajet très abrégé, notre chantier n'est guère qu'à deux kilomètres du camp.



Trajet entre le camp et le lieu du chantier situé sur le haut de la colline ci-dessus

En ce premier matin, nous sortons le cœur léger. Au lieu du troupeau de cinq à six mille hommes que forme l'équipe de « SCHACHTBAU », encadré par des centaines de S.S. et de gardiens, nous, qui ne sommes que trente, sommes gardés seulement par quatre sentinelles et un kommandoführer. De plus on les a choisis parmi les plus vieux soldats, les pères qui ont besoin d'être ménagés. Et tout de suite l'ambiance est différente.

Nous tournons à droite dès la sortie du camp et, immédiatement, prenons un petit sentier qui nous oblige à nous mettre deux par deux. Nous montons à flanc de coteau, passons dans un bois où régulièrement nous ferons lever des lièvres et enfin arrivons au sommet de la colline que nous voyions chaque jour de nos blocs et qui, si souvent, nous donnait le désir d'y aller gambader.



Trajet vers le haut de la colline et le lieu du chantier du réservoir

Nous y voilà et à plein poumons nous respirons l'air pur qui vient du Danube. Le camp avec ses baraques, son crématoire et tout son matériel à « faire des morts », nous

apparaît bien petit et lointain, nous n'avons pas l'impression que c'est là que nous vivons et peut-être que nous mourrons.

Non, actuellement nous sommes en semi-liberté. Le spectacle qui s'offre à nous est émouvant et bien souvent, au moment des travaux pénibles, nous jetterons nos regards sur cette nature qui, elle, échappe à la guerre, à la barbarie.

Tout MELK est dans le creux qui se trouve en bas du coteau. Nous pouvons, d'ici admirer complètement et pleinement la superbe abbaye qui en est le joyau. Le Danube s'étend à perte de vue, tout boueux comme presque toujours d'ailleurs.



Vue sur le camp, Melk et l'Abbaye depuis le haut de la colline du chantier du réservoir

De l'autre côté, des collines symétriques aux nôtres forment un « fond » qui complète ce décor. Un chemin de fer passe quelquefois et s'enfonce dans le paysage où l'on devine des bourgs tout pareils à ceux de chez nous.

Sur la gauche tout en face, une petite église très « Normande » nous fera matin et soir entendre sa cloche si cristalline au moment de l'Angélus et nos prières iront vers elle. Derrière ses murs existe un tabernacle avec un ciboire contenant des hosties et planant au dessus le Bon Dieu, le même que celui de notre première communion. Comme tu nous as aidés petite église des bords du Danube !

Plus à gauche un vieux château fort en ruines, construit sur un pic rocheux au bord du fleuve, rappelle que, dans ce cadre si reposant et si bucolique, déjà un jour existaient des tyrans. Rien n'a changé.



Paysages entre le camp et le chantier

Durant six mois notre vie se situera dans ce paysage. Autour de nous les arbres perdront leurs feuilles puis les retrouveront et nous serons toujours là.

Je me présente, comme c'est la coutume, au « chef de chantier ». Mes amis sont au garde-à-vous, « mützen » à la main. Tout de suite nous savons que cet homme-là ne sera pas trop dur pour nous. C'est un Autrichien de Vienne, Hans KREGIER, il se tient droit malgré ses cinquante ans passés. Ses yeux bleus s'enfoncent droit dans les miens et sa figure me sourit :

- C'est toi le kapo ?
- Oui Meister
- Tu sais lire sur un plan ?
- Oui, naturellement
- Bon, viens avec moi dans le bureau

Ce n'est qu'une bicoque en bois, mais là, il me montre les épures et me dit que nous travaillerons ensemble, pour le mieux de tous, qu'il ne nous considère pas comme des bagnards mais comme des hommes. Je sors de son « bureau » l'air réjoui et tous mes camarades se rendent compte que « ça va ».

Ah ! Si seulement il n'y avait eu que ce chef de chantier. Mais nous avons souvent sur le dos les inspecteurs S.S. de la « BAULEITUNG » et ceux-là sont terribles. Aussi, des rondes viendront quelquefois du camp, afin de se rendre compte si nous ne « fréquentons » pas trop les civils, mais cela n'empêchera pas que, plus tard, lorsque nous nous connaîtrons bien, ce Hans KREGIER me donnera chaque jour le journal et qu'ainsi, à travers les lignes des communiqués allemands, nous aurons, malgré tout, l'essentiel des nouvelles du front.

Un jour même, il me fera don du chapelet de première communion de son fils qui est sur le front russe et dont il n'a pas de nouvelles, en me demandant de prier pour lui...

J'explique en gros la situation à mes camarades. Personne autour de nous ne comprend le français. Le Kommandoführer s'avance vers moi :

- Que dis-tu à tes hommes ?
- Je leur explique le travail, Kommandoführer
- Ah ! Bon.

Et il me laisse tranquille.

Je crois mes amis que nous sommes bien tombés. Nous devons faire un réservoir, je vous assure que nous y mettrons le temps. Ayez confiance, quand il faudra travailler nous le ferons, nous ne pouvons pas faire autrement, mais sachez aussi que nous saurons profiter de toutes les possibilités de repos.

Et dans mes souvenirs, si certaines journées reviennent à ma mémoire, où vous avez peiné, vous mes compagnons, je me rappelle, également, certaines journées où vous avez pu vous reposer, et une, parmi les autres, journée record où, à trente, pendant dix heures, vous avez en tout et pour tout roulé six brouettes de terre.

J'aurai bien des fois encore à vous raconter notre vie durant ces six mois et ainsi, vous pourriez apprécier comme nous la chance inespérée qui nous a conduits sur les hauteurs du kommando « HIMMELSTAUSS » et qui, il faut maintenant le reconnaître, a, pour certains d'entre nous, été l'élément majeur de notre retour.

A toi, PICHON, tous nos remerciements.

N'est-ce pas mes amis ?

KOMMANDO HIMMELSTOSS (2)

J'ai donné le symbolique premier coup de pioche et tous se sont mis au travail. Nous devons d'abord creuser un immense rectangle presque parfait, pour établir les fondations du futur réservoir. En certains endroits nous descendrons à près de quatre mètres de profondeur. Nous avons des pelles, des pioches et des brouettes.



Emplacement du réservoir souterrain d'une vingtaine de mètres de long sur une douzaine de large

J'établis des équipes de trois et trace sur la terre des « parts » de travail de façon que chacun ait à peu près la même tâche. Une équipe de plus faibles est renforcée à cinq (Vous en souvient-il Maître ARRIGHI ?).

Le soleil nous inonde de sa chaleur et nous sommes tous torse nu. Nous ne tarderons pas à être bronzés comme jamais nous ne l'avons été même durant les vacances que nous pouvions prendre « avant » sur les plages de France.

Sur notre hauteur existe toujours un courant d'air agréable venant du Danube et nous y sommes dans de bonnes conditions de travail. Quelle différence avec la mine souvent glaciale de « SCHACHTBAU ».

Déjà une première profondeur de terre est enlevée et doucement les hommes s'enfoncent au-dessous du niveau du sol. Les premiers jours passent vite et nous sommes tous heureux de notre nouveau kommando, les civils sont assez tranquilles, les sentinelles s'occupent peu de nous.

Juste à signaler la visite journalière d'une ronde du camp. L'une d'elles était accompagnée du « Rapportführer », il m'a reconnu ce « cher ami » et pour un motif quelconque, m'a une nouvelle fois distribué une séance de boxe, nous sympathisons beaucoup tous les deux !

Vers le quatrième ou le cinquième jour, alors que nous travaillions régulièrement mais il faut le reconnaître assez lentement, arrivent plusieurs inspecteurs S.S. de la « BAULEITUNG ».

Je vous ai parlé de ces messieurs déjà, c'était la terreur de tous les chantiers.

Evidemment le notre ne fait pas exception et des hurlements retentissent bientôt, d'abord à l'égard de notre « Meister » qui a droit à sa part de reproches. Le pauvre est au garde-à-vous et ne bouge pas. On lui reproche d'être trop faible avec nous, depuis tant de jours que nous sommes là, nous aurions dû faire tant de m³ de plus, il n'a qu'à nous faire aller plus vite à coup de schlague si cela est nécessaire...

Hantz KREGIER est tout blanc, je sais qu'il va répondre et cela peut-être grave pour lui, les S.S. n'aiment pas les observations.

- « Monsieur l'inspecteur, je ne suis pas chargé de frapper des hommes, je fais seulement un réservoir pour la firme HIMMELSTOSS qui est puissante à Vienne. »

Le S.S. relève l'erreur de notre Meister qui nous a appelés des « hommes », nous sommes et ne sommes que des « détenus », il ne faut pas confondre, puis il s'apaise comme si les derniers mots de notre chef de chantier lui avaient donné à réfléchir.

Lorsqu'ils seront partis, celui-ci m'expliquera que Monsieur HIMMELSTOSS est un des membres très influent du Parti à Vienne. Tout s'explique.

Ne pouvant passer sa fureur sur les civils, l'inspecteur lance un brutal :

- « Kapo, komm hier ! »

J'arrive vers lui en courant et je me mets au garde-à-vous. Il me regarde un moment sans rien dire, il a l'air de m'évaluer.

- « De quel pays es-tu ? »
- « Français »
- « Et tous les autres ? »
- « Tous Français »

Il sourit, regarde mes camarades qui travaillent comme jamais, j'entends les pioches, les pelles, les brouettes qui roulent sur les planches, on sent que le chantier « usine ».

- « Si tes hommes avaient toujours travaillé comme maintenant, vous seriez déjà à la profondeur et l'on pourrait commencer les fondations en béton ».

Je fais remarquer que nous traversons des couches de terrain très dures et remplies de gros cailloux, que plus les hommes s'enfoncent, plus le problème d'évacuation des terres est compliqué.

Il sourit, un peu étonné de me voir donner tant d'explication et je suis surpris qu'il les écoute, car en général jamais nous n'avons parole avec ces messieurs S.S.

Mais dans son sourire, je pressens un mauvais tour de sa part et je fais attention à mes paroles.

Il me laisse un moment, mesure le terrain, fait des comptes sur un carnet et soudain se tourne vers moi :

- « Je serais curieux de savoir comment les Français savent travailler. Tu vois, Kapo, nous somme aujourd'hui mercredi, il faut que dimanche à midi, tout ce qui reste soit enlevé, que lundi l'on puisse bétonner. Si c'est fait dimanche, je vous donnerai des « bons primes » pour avoir des cigarettes, si ce n'est pas fait, je vous dénonce à la Gestapo avec la mention « sabotage ».

Il s'en va content de lui, ses acolytes l'entourent et rient très fort, j'entends l'un d'eux qui dit :

- « C'est impossible, ils ne peuvent pas terminer à temps. »
 - « Alors, Gestapo pour tous ! »
- Et chacun de rire très fort.

Tous sur le chantier s'arrêtent et me regardent. Qu'est-ce qui se passe ? Le Meister vient vers moi, me regarde dans les yeux et me dit :

- « Mon vieux Kapo, où en sommes-nous avec ces sauvages là ? »

Puis il m'explique que la menace des S.S. n'est pas dite en l'air et que si nous pouvions terminer dimanche, ce serait de beaucoup préférable pour nous et pour lui aussi ; si nous réussissons, pour toujours nous aurons la paix sur le chantier et de bons jours sans trop de travail, mais il hausse les épaules et dit :

« Mais, évidemment, ce n'est pas possible, il y a trop de travail à faire... »

Ma résolution est prise. J'explique à mes amis la situation, je leur dis que nous devons terminer pour dimanche, que nous terminerons, que nous montrerons, nous, Français, sous alimentés, mal reposés, déficients, que nous sommes capables de faire ce que d'autres jugent impossible, ce mot-là n'est pas de chez nous.

Je répartis différemment les équipes. Tous s'attaquent de front au mur de terre.

- « Aux pelles ! »
- « A mon commandement les piocheurs se reculent et font place aux pelleurs qui remplissent les brouettes ! »
- « Aux pioches ! »
- « Aux pelles ! »

Notre chantier ressemble plus à un ballet bien orchestré qu'à autre chose. Les bras ont les mêmes mouvements, les instruments les mêmes rythmes.

- « Ayez confiance les gars, on gagnera la partie ! »

...Les sentinelles se sont rapprochées, les civils nous regardent, les rondes du camp restent des heures à nous contempler...les paris s'engagent.

- « Finiront, finiront pas ? »
- « Eh bien, nous avons gagné ! »

Lorsque le dimanche les S.S. sont venus, d'un air important, pour contrôler notre échec, ils ont trouvé le chantier terminé. Au fond de notre « réservoir » les brouettes étaient disposées en étoile, les pelles et les pioches en faisceaux et le kommando entier au garde-à-vous.

L'inspecteur s'approche de moi, surpris, il me regarde, jette un nouveau coup d'œil à notre travail et ne sachant que dire, m'interroge :

- « Alors Kapo, c'est fini ? »
- « Oui Monsieur l'Inspecteur, ça c'est du travail français. »

Il claque les talons, fit demi-tour et s'en va. Durant cinq mois nous ne le reverrons plus qu'une seule fois. Nous avons gagné la partie, désormais nous serons tranquilles.

Le Meister n'attendait que le départ des S.S., il court à sa cabane et nous apporte un grand broc de 30 litres de bière. Un litre par homme. Il nous donne également des cigarettes et partage notre joie. Jusqu'au soir nous nous faisons griller au soleil.

Allons, nous avons gagné un bon point pour la France aujourd'hui, car je le dis, pas une autre équipe n'aurait fait ce travail, il n'y avait que des Français pour réussir ce tour de force en camp de concentration.

N'est-ce pas mes amis ?

KOMMANDO HIMMELSTOSS (3)

Peut-être que certains diront à la suite de mon dernier article : « Très bien ce que vous nous racontez, vous avez travaillé rapidement, vous vous êtes dépensés avec une sorte de gloriole qui est bien française, mais le résultat, néanmoins, a été tout au profit des Allemands, c'est pour eux que vous avez travaillé ».

Evidemment cette remarque est, somme toute, normale pour quelqu'un qui n'a pas connu l'ambiance des camps et pleine de logique en effet. Mais je rassure immédiatement ceux qui pourraient s'être fait un tel raisonnement. Non le profit de notre effort n'a pas été en fin de compte pour les boches, mais bien pour nous.

Nous avons, comme je vous l'ai dit, acquis dès la prise de contact avec la « Bauleitung » la réputation d'un kommando qui marchait bien et qui tournait rond. De ce fait, nous n'avons plus été soumis au contrôle des S.S., sauf à de très rares exceptions. De plus, nous avons prouvé à notre « Meister » que nous étions capables de donner un coup de collier quand il le fallait et ce dernier a su nous laisser prendre des journées presque entières de repos ou tout au moins de moindre effort, sachant que le moment venu nous ferions rapidement un certain travail donné.

Par exemple, il savait que, lors du coulage du béton dans les coffres ou pour le dallage, nous irions aussi vite que cela nous serait possible et il avait raison : mais cette certitude lui permettait de ne pas nous pousser, ne de s'occuper de nous dans les travaux préliminaires et nous nous souvenons des journées où, assis du matin au soir, nous attachions ensemble, lentement ; oh...très lentement les fers qui armeraient le ciment.

Et puis sachez tout de suite que le réservoir n'a jamais été complètement terminé. Les Russes sont passés par là avant qu'il ne soit en service et d'ailleurs s'il l'avait été, j'imagine qu'en bien des points, les murs de « béton » auraient lâché sous la pression de l'eau : car si l'on devait faire du travail, il y avait façon et façon de le faire et je me souviens de certains morceaux de bois qui restaient dans les coffres, au lieu d'être enlevés, et qui n'avaient d'autre effet que de « souffler » le béton à ces endroits-là.



Le réservoir presque terminé mais jamais mis en service...la date 1944 est gravée au dessus de la porte

...oui, le profit a été pour nous, car ce « HIMMELSTOSS » a permis à tous, les quelques mauvais jours mis à part, de se retaper physiquement et moralement. Physiquement, grâce au soleil, à l'air pur, au travail modéré dans l'ensemble ; moralement, grâce à l'ambiance qu'il y avait entre nous tous.

Nous avons formé une « famille » qui, bien souvent, nous a aidés à barrer ces coups de cafard qui évidemment étaient aussi notre lot. Nous avons pratiqué une entraide totale et comparés au restant de nos pauvres camarades, nous fûmes presque des rois...

« Maintenant, me direz-vous, cette unions dans l'effort, cette sympathie et cette amitié entre tous, étaient presque normales, vous étiez entre Français, liés par un même idéal : la Résistance. Vous aviez lutté contre l'ennemi commun, vous souffriez ensemble, vous ne pouviez qu'automatiquement vous grouper et vous aider ».

Et bien ! détrompez-vous.

Oui en effet, nous n'étions qu'entre Français et Français dans la misère, mais nous n'étions pas tous là pour « faits de résistance ». Avec nous se trouvaient des « droits communs » de provenances diverses. Nous comptons deux « Bat. d'Af. » qui avaient eu des histoires, des « hommes du milieu » qui, eux aussi, avaient eu des ennuis, d'autres s'étaient trouvés pris dans une rafle, n'avaient jamais été interrogés et ils étaient là...Et pourtant nous étions frères...

Il y avait les Résistants, oui mais venant de toutes les classes de notre France. Je cite au hasard de ma mémoire :

FOURNERET, Préfet régional, d'opinion radicale
LEMAÎTRE, Industriel, du mouvement « Libé-Nord »
ECHARDOUR, Employé de banque, ancien franciscain
TILLOY, Mineur, F.T.P., communiste
Maître ARRIGHI, Avocat à Paris
BOUSSION, de la S.N.C.F. d'Orléans
SPRUNCK, Etudiant en médecine
NOZIERE, Lieutenant d'active
PISSIS, Etudiant, royaliste
BARBIER dirigeant « cœur-vaillant »
RONDET, de la S.N.C.F., de Paray le Monial
THEUREAU, de la S.N.C.F., de Paray le Monial
CARPENTIER, Etudiant en médecine
Etc..., etc...

Alors ?, alors ?

Si le fait d'être Français dans la misère peut réunir toutes les classes dans une fraternité absolue, si cela a existé déjà, dans notre histoire bien souvent...Peut-être pouvons-nous avoir un peu d'espoir pour l'avenir : ce qui s'est fait pour un petit groupe, peut se faire à l'échelon national.

A moins que nous ne soyons pas actuellement assez « dans la misère »...Mais si nous réalisons pleinement que nous sommes tous des Français de France, aussi différents d'idées et d'opinions que pouvaient être les hommes de notre kommando mais avec assez de cœur et d'enthousiasme...alors nous sommes sauvés et le serons toujours.

Nos camarades ne seront pas morts pour rien dans les bagnes nazis.

...Mais, y-a-t-il beaucoup d'enthousiasme actuellement de par la France ? Ou bien le Français attend-il le chef qui saura lui redonner l'espérance ?

Qu'en pensez-vous mes amis ?

KOMMANDO HIMMELSTOSS (4)

Oui, nous avons eu une entraide fraternelle, entre nous tous, au kommando « HIMMELSTOSS », et sur le plan matériel cela ne fut pas à dédaigner. Nombre de mes amis de travail ont, en effet, repris du poids durant le temps où nous avons été ensemble, au sommet de notre colline. Diverses « chances » s'offrirent aussi à nous, durant ces six mois.

...D'abord, lorsque les bases de notre réservoir furent construites, des ouvriers civils « spécialisés » vinrent avec nous pour effectuer les travaux pour lesquels une responsabilité plus grande était requise. La confiance qu'avait la « Bauleitung » pour les détenus était relative. En principe, les « spécialistes » auraient du être tous Allemands. Tout le monde sait, en effet, que seuls ces derniers savent travailler, voyons ! ...On est une race prédestinée ou pas...Et le Führer n'a laissé aucun doute sur la question, oui, mais voilà, l'Allemand se fait rare sur les chantiers.

Il est partout ailleurs sur les fronts de l'Ouest, de l'Est, de l'Afrique, dans les usines secrètes...et aussi parmi les morts qui, chaque jour, s'accumulent du fait de la guerre. Et il a fallu employer de la main d'œuvre étrangère.

Pour exécuter le travail « délicat » de notre réservoir, la firme « HIMMELSTOSS » nous a envoyé une équipe de braves types, travailleurs requis qui n'ont qu'un désir : retourner chez eux. Il est absolument interdit de leur parler. Mais le « Meister » n'est pas plus exigeant sur ce point que sur d'autres et bientôt une véritable amitié s'établit entre les civils et nous.

La plupart sont Serbes, Croates, Tchécoslovaques, Nations d'Europe qui estiment et aiment les Français. Ils sont rares d'ailleurs ces pays, et si des déportés vous parlent de ces « chers amis Polonais » par exemple, vous serez vite édifiés sur leurs réels sentiments à notre égard.

Pour comble de chance, un Yougoslave parle le français, et il a travaillé à Paris. Rapidement, il explique à ses camarades pourquoi nous sommes ici, et des sourires s'échangent vite de part et d'autre, tous ces hommes haïssent le boche, et de retrouver en nous de nouvelles victimes de cette barbarie nazie les font immédiatement se grouper autour de nous pour nous aider.

Lorsqu'ils apprirent quelle vie nous menions au camp, quelles horreurs il s'y passait, ils ne surent que faire pour adoucir notre sort, et certains d'entre eux se privèrent, j'en suis sur, pour nous porter secours.

Chaque midi, en revenant de la cantine où ils allaient chercher leur repas, à tour de rôle, en fraude ils nous remontaient un seau de plusieurs litres de soupe, de vraie soupe, avec des pommes de terre et d'autres légumes. Ils me confiaient ce précieux chargement et je le répartissais au mieux parmi les plus faibles.

Egalement, quand ils pouvaient, nous avions un peu de pain, et lorsque l'un d'entre eux allait en permission, il ne revenait jamais, pas une seule fois, sur notre chantier, sans penser à nous et il nous rapportait toujours une « gâterie », cigarettes, fruits, gâteaux ou autre.

A vous amis Serbes, Yougo et Tchéco, merci.

...A la sortie du camp, sur le chemin qui conduisait à notre travail, le responsable S.S. du ravitaillement avait fait établir d'immenses silos en terre pour garantir la réserve de pomme de terre des gelées hivernales et chaque jour nous passions devant eux. Souvent les hommes des « corvées » de patates, ne remettaient pas la terre en place après avoir puisé dans le « trésor » et les tubercules étaient à portée de nos mains. Hésitants au début, nous prîmes vite l'habitude de « resquiller » et chaque jour nous perfectionnions notre méthode. Les hommes du rang de gauche restaient impassibles, mais ceux du rang de droite plongeaient à qui mieux mieux leur gamelle dans les légumes, en remplissaient leurs poches, leur chemise et replongeaient à nouveau dans le tas si précieux. Les sentinelles réticentes par moments, se laissèrent vite convaincre car comme nous, (nous y étions obligés pour pouvoir continuer) elles avaient une part du butin. Arrivé sur les lieux du travail, chacun vidait le fruit de sa « cueillette » dans un grand récipient et Emilien, l'homme de confiance, faisait cuire le tout et en assurait la distribution.

Nous avons ainsi récupéré presque mille kilos de pommes de terre en quatre mois. Presque chaque jour, nous avions droit à deux ou trois de celles-ci et elles étaient énormes.

...Quelquefois, au camp, le « Chef » des cuisines, s'apercevait que des « bouthéons » de soupe étaient en trop une fois la distribution effectuée. Souvent il les vendait pour des cigarettes à ses amis boches, détenus de droit commun, mais certaines fois également, il les donnait à des kapos Allemands pour en faire bénéficier les hommes de leur kommando.

Ces distributions officielles ne se passaient pas sans coups de matraque distribués aux « trop curieux » et il fallait être connu pour avoir droit à cette faveur spéciale. Mais après tout, qui ne risque rien n'a rien. Nous payant d'audace, un certain soir, nous partons, ECHARDOUR, SPRUNCK et moi, vers le lieu redoutable des cuisines, décidés à recevoir des coups s'il le fallait mais aussi à tenter notre chance.

Après plusieurs heures d'attente sous la pluie, la porte du « sacro-saint » s'ouvre et le Kapo cuisinier fait signe à ses amis d'avancer. Nous nous glissons parmi les « habitués » et arrivons devant les « bouthéons » tant convoités.

Soudain le Chef m'aperçoit, il bondit vers moi.

- « Qu'est-ce que tu fais ici toi ? »
- « Je viens chercher de la soupe pour mon kommando. »

Je crois qu'il va se lancer sur moi, tant il est en colère. Mais surpris par mon calme, il hausse les épaules...me regarde en face...s'en va...puis revient et me dit :

- « Tiens, prends celui là, il y en a cinquante litres... »

...Nous n'attendons pas notre reste, prenons rapidement notre précieux fardeau et partons vers notre bloc en riant aux éclats...cinquante litres de soupe !!! Il y eut des heureux ce soir là et nous mangeâmes tout à notre faim.

L'habitude était prise, nous sommes retournés souvent aux cuisines, certains soirs nous sommes revenus bredouilles après une séance de « schlague » mais que voulez-vous, on ne gagne pas à tous les coups.

Tout ceci pour vous dire qu'effectivement nous avons eu là-bas notre part de chance mais jamais nous ne l'avons laissée passer, toujours nous l'avons forcée et avons été au devant d'elle. Il ne fallait pas l'attendre...Combien l'ont eu à portée de la main et n'ont pas fait le geste nécessaire pour la saisir.

Mais nous avons su dans notre kommando garder le moral élevé, nous avons chaque jour lutté pour la vie, en commun, tous unis au coude à coude et ce qui est impossible à « un » l'est beaucoup moins pour une équipe entière qui ne fait qu' « un », il y a une nuance.

C'est cette nuance qui nous a sauvés.

N'est-ce pas mes amis ?

KOMMANDO HIMMELSTOSS (5)

Un livre entier ne suffirait pas pour retracer tous les incidents et faits qui se sont déroulés durant le temps que nous avons passé à « HIMMELSTOSS ».

Mais pour vous, amis lecteurs, il serait fastidieux de trop s'y étendre et j'en terminerai aujourd'hui pour notre kommando. Ensemble nous continuerons par d'autres « images » la route douloureuse qui chaque jour devint plus pénible et fut jalonnée par tant de cadavres.

Aujourd'hui cependant, je veux ressortir de ma mémoire quelques scènes plus marquées qui émaillèrent notre vie durant la construction du fameux réservoir.

...Nous avons comme je vous l'ai déjà dit, deux anciens des Bataillons d'Afrique avec nous ; deux purs, deux vrais « gouapes » mais braves types l'un comme l'autre, sachant à certains moments remonter le moral des flanchards. Ils ont su, d'ailleurs, comme c'était de règle dans les camps, mourir sans bruit, sans rien dire, un jour qu'ils étaient au bout du rouleau.

...Mais BOREL est encore des nôtres à « HIMMELSTOSS ». Pour tout dire, il n'a pas bonne allure et garde sur lui comme un besoin de prendre un air plus mauvais encore qu'il n'a en réalité. BOREL a été clairon dans la clique des « Joyeux ». C'est son point d'honneur. Il a gardé une certaine façon de placer la main droite à sa bouche et d'y souffler, qui remplace à s'y méprendre le bruit des cuivres.

Un jour que je faisais part de ses qualités à un nouveau Kommandoführer, ce dernier me dit :

- « Tu exagères surement, mais s'il peut faire ce que tu dis, au lieu de crier au moment de la fin du travail, tu n'as qu'à dire à ton camarade de « sonner » le rassemblement... »

Cela ne tomba pas dans l'oreille d'un sourd...BOREL fut mis au courant de la situation, rit de bon cœur et promit de faire de son mieux.

Ce fut magnifique. A l'heure de l'arrêt du travail, BOREL à qui je fais signe, prend son souffle, met sa main en entonnoir et un « rassemblement » digne d'un professionnel retentit sur la colline.

Les sentinelles réagissent mais le Chef du Kommando leur dit de se taire et complimente l'artiste.

L'habitude en fut prise. Chaque jour, celui-ci ponctuait de son « clairon » nos heures de travail et à son signal les « Chleuhs » quittaient la guérite et venaient au rassemblement. Dans le même ordre d'idées, ce même Kommandoführer qui avait sans doute le génie musicien, me pria de faire chanter mes amis, en redescendant vers le camp.

- « Les hommes marchent mieux en chantant. Mais surtout pas de chants patriotiques...compris ? »
- « Oui, Kommandoführer...

...Et sur les pentes d'un coteau qui dominait le Danube duquel une brume grisâtre commençait à monter, le soir on pouvait entendre « La Madelon », « Sambre et Meuse », « Le chant du départ », hurlés par une bande de trente bagnards...trente gars de France.



Route descendant de la colline du réservoir vers le camp

...Le spectacle le plus réjouissant était sans aucun doute celui qui nous était offert les jours d' « Alarm »...

Pour nous, cela représentait la présence de nos « Alliés » et un moment d'arrêt dans le travail. Nous étions d'autant plus tranquilles qu'après l'erreur malheureuse du mois de juillet où nous avons été bombardés, les pilotes nous avaient repérés et chaque fois que des vagues passaient au dessus de nous, un chasseur descendait vers le camp et plusieurs fois, en rase-motte, nous apportait le salut de nos amis.

Mais il en était autrement pour toute la bochaille qui nous gardait. Le « Chleuh » est courageux ?... Oui quand il ne peut pas faire autrement et qu'il est encadré. Livré à lui seul, dans la nature, pendant que des ennemis le survolent, il ne sait plus où s'abriter et il rentrerait dans un trou de taupe s'il le pouvait.

Combien de fois avons-nous pu rire de sa couardise ! Les bois étaient proches de notre chantier et dès que les sirènes retentissaient, nous nous y rendions. Les cris s'élevaient :

« Flieg-alarm !plus vite, plus vite, les avions arrivent... »



Bombardements alliés sur l'Autriche et l'Allemagne

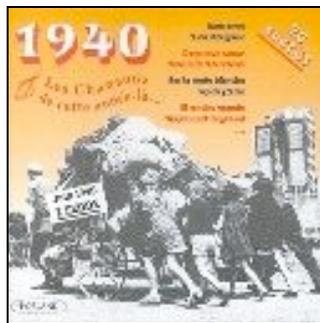
René GUICHET- Mauthausen matricule 62505 – 1944/1945

Quelle peur ils en avaient de ces avions !...Nous nous allongions sous les arbres et n'étions pas longtemps à nous endormir. Nos gardiens eux, je n'exagère rien, s'aplatissaient dans le plus petit replis de terrain, se camouflaient derrière les branches, ne vivaient plus... Dans sa précipitation à se mettre à terre, un jour, une sentinelle faillit tuer son chef, ayant par erreur appuyé sur la gâchette en se cramponnant à son fusil !

Plus tard lorsque notre réservoir fut construit, nous nous abritions sous le béton et alors commençait un « radio-crochet ».

Chacun sortait son répertoire. ALPHANT, le deuxième « Bat. d'Af. », nous chantait « Mon Légionnaire », « La Marche de la Légion » et d'autres airs aussi réalistes. Des chansons à boire étaient reprises en chœur, alternées avec des refrains plus mélancoliques.

Moi, je chantais « Zumba »... !



<http://www.deezer.com/#music/album/42494> (Lucienne Delyle , Prière à Zumba, 1939)

Et un jour notre travail fut terminé. Une dernière fois nous sommes redescendus de notre hauteur. La neige recouvrait tout le paysage. L'air était pur mais glacial. Au fur et à mesure que nous avançons vers le camp et que nous en approchions, les collines absorbaient ce cadre tant de fois contemplé. Le château d'éclipsa d'abord, puis la chère petite église dont la cloche sonnait à ce moment même, comme pour nous saluer et nous dire d'espérer... et la nuit nous enveloppa lorsque nous rentrâmes dans le camp.

...Nacht und nebel ... N.N. la nuit et le brouillard... Tout un programme, et qui fut appliqué sans ménagement par les S.S. pour qui les mots : pitié, humanité, n'existaient plus depuis longtemps déjà...

Ce programme qui devait tous nous exterminer et qui faillit se réaliser complètement...

N'est-ce pas mes amis !

KOMMANDO "SCHACHTBAU"

Tous mes amis d'HIMMELSTOSS sont répartis dans les kommandos de SCHACHTBAU. Notre famille est dispersée. Hélas la sécurité que nous avions sur notre colline n'existera plus dans la vie normale des autres kommandos, la suite normale reprendra ses droits, la mort frappera.

Le premier jour, elle était déjà là.

Je ne vous ai pas parlé en particulier de chacun de nos amis, l'équipe faisait un tout. Cependant nous avons la chance et la joie d'avoir avec nous Pierre BARBIER, "Pierrot". Il avait 22 ans. Pierrot n'était que sourire, joie, amitié. Pierrot était un ange de passage sur terre, il ne savait que "tout donner" par amour du bon dieu. À HIMMELSTOSS, il avait été le lien d'amitié entre tous. Il savait par sa gentillesse tout aider, tout arranger. C'était l'enfant chéri du kommando.

Pierrot est à SCHACHTBAU, aujourd'hui. Il travaille dans la mine. Nous avons réussi à le recommander à des amis et il n'aura pas tout de suite un travail trop pénible. Il surveillera un des moteurs électriques qui entouraient les tapis roulants qui servent à évacuer la terre en dehors des galeries. Travail simple.

Le destin était pourtant là.

Dans la nuit, il y eut une panne de courant. Pierrot, fatigué, s'endormit sur le moteur. Comment cela se passa-t-il ? Nous ne le saurons jamais. Au retour de courant Pierrot fut électrocuté. Ce fut le premier mort de notre ancien kommando. Tous nous fûmes atterrés lorsque, dans la nuit, au retour des kommandos nous apprîmes la nouvelle.

Pierrot, tu es à nouveau parmi les anges dont tu venais.

Que ton sourire et ton amitié planent sur nous et qu'à travers notre vie, tu continues toujours, dans tous les cas, à nous aider...

cf. Bibliographie en annexe :

Pierre BARBIER, dirigeant Cœur Vaillant par Jean PIHAN

Puis ce fut BOREL, le clairon.

Puis ce fut ALPHAN.

Puis ce fut tous les autres, au fil des jours... notre famille d'HIMMELSTOSS, était réellement décimée.

Notre ancien "Meister" Hantz KREGIER qui nous aimait bien m'avait dit au dernier jour de notre travail : Kapo, je pense que notre firme fera encore du travail à SCHACHTBAU, je ferai l'impossible pour que tu y sois affecté.

Il tint parole.

Quelques semaines passèrent, puis un nouveau kommando HIMMELSTOSS me fut confié mais avec une équipe réduite à vingt hommes dont seulement une dizaine étaient Français.

Là encore, grâce au "Meister", nous pûmes passer les derniers mauvais jours à MELK, dans des conditions moins pénibles.

Ce Meister Autrichien a sûrement sauvé plusieurs des nôtres et leur a permis le retour.

D'abord nous fûmes dans les galeries de l'usine souterraine à suspendre de faux plafonds, à poser des tuyauteries d'aération puis, un jour, nous eûmes la joie de partir dans un petit village avec notre Meister, pour construire des habitations préfabriquées en aggloméré.

Nous pûmes travailler à nouveau à l'air libre et reformer notre équipe

La cadence de travail était assez lente, les boches sentaient l'étau qui se resserrait et que pour eux la guerre était perdue inévitablement.

Les Russes avançaient vers VIENNE, les Alliés et les Français envahissaient l'Allemagne.

Les matériaux n'arrivaient plus ou mal. Il n'y avait plus de ciment.

Pour faire tenir les panneaux faits surtout de fibre de bois, nous les assemblions en les collants les uns aux autres avec de l'eau. C'est le toit et la charpente qui maintenaient le tout et pour combien de temps... ?

La Bauleitung elle-même ne s'intéressait plus ni à nous ni aux travaux.

Les S.S. qui nous gardaient, avaient dû faire appel à de jeunes recrues et c'était souvent des gamins de 17-18 ans qui nous surveillaient. Certains avaient conservé les habitudes de leur âge et jouaient avec un ballon ou avec n'importe quoi, d'autres, par contre, étaient déjà des durs en puissance : ils avaient trouvé de suite un "jeu" à leur mesure.

Proche du village où nous travaillions à plusieurs kommandos, il y avait une ferme importante qui faisait l'élevage intensif de porc. Ces jeunes S.S. allaient presque chaque jour voler un tonneau d'épluchures préparées pour les cochons. Après notre soupe de midi, alors que les kommandos rassemblés représentaient plusieurs centaines d'hommes, ils nous obligeaient à former un grand cercle au milieu duquel était vidé, à même la terre, le contenu du tonneau ; au signal nous devons courir et aller manger à même le tas.

Ces jeunes voyous riaient, prenaient des photos puis avec leur cross de fusil venaient "animer" ce "repas". Ils frappaient au hasard pour le plaisir.

Hélas, le spectacle était lamentable, les hommes se battaient pour les épluchures, certains même auraient tué.

J'ai eu la joie de garder toujours près de moi tout mon kommando dans le cercle. Nous étions peu nombreux à dominer l'envie d'aller vers cette nourriture infamante. Quelques Russes restaient près de nous, quelques Tchèques et Yougoslaves, une poignée.

En quelques instants la curée était terminée, tout était englouti.

Alors les S.S. venaient vers nous qui avions voulu garder notre dignité et nous envoyaient à terre, en frappant de toute leur force.

Nous connaissions la règle du jeu, nous tombions dès les premiers coups, sans bouger. De nous voir à terre les satisfaisait. Ils s'en allaient en riant très fort pour se prouver qu'ils étaient des vrais S.S., aussi sadiques que leurs Chefs.

Et le travail reprenait jusqu'au soir.

Puis un jour nous dûmes rejoindre l'usine de SCHACHTBAU. Pour des raisons de sécurité les kommandos extérieurs furent supprimés, les Russes étaient trop près maintenant, les Allemands craignaient des évasions. C'est dans les galeries souterraines que nous passâmes nos dernières semaines à MELK.

PANIQUE SUR L'AUTRICHE

Nous n'avons pas de nouvelles ou très peu, juste celles que nous pouvons trouver dans les journaux Allemands, lus à la dérobée mais depuis quelques jours nous avons retrouvé le sourire et l'espoir renaît plus puissant dans bien des cœurs. Les Allemands ont peur, ils perdent leur sang-froid.

Chaque jour, les Alliés accentuent leur effort de bombardement, presque sans arrêt des escadrilles massives nous survolent et la chasse boche est absente. Nous sommes en mars 1945. Sur les routes commencent à défiler par à coups puis bientôt régulièrement des convois d'émigrés hongrois. Et ceux-ci sont lamentables à voir, des enfants pleurent, des vieillards malades se plaignent... Et nous, nous avons la joie. Enfin, c'est leur tour ! Enfin, race de seigneurs barbares, vous allez souffrir de la guerre ! Et nos yeux brillent... Mais malheur à qui ne peut cacher sa gaieté... Nos gardiens sont devenus terribles et tuent pour un rien...

Nous avons attendu, aujourd'hui plus de trois heures pour embarquer. Notre train qui, en temps normal, est placé entre les convois du service régulier, n'a pas pu trouver place parmi les rames qui se succèdent.

Sur rail, sur route, sur le Danube, même dans les airs, le Boche recule. Subitement dans l'enfer de l'usine, le calme succède aux heures fiévreuses. Les civils, les "Meisters", ne nous poussent plus au travail. Tous ont un air de lassitude et semblent dire "A quoi bon !". Seuls, les S.S. plus hargneux que jamais, essaient de maintenir l'ambiance de terreur mais eux-mêmes sont ébranlés. Ils n'ont plus la foi.

Bientôt des détachements militaires succèdent sur la route aux convois civils, non pas en ordre, non pas en parade, mais en plaine débandade. Les fantassins à vélo, sans armes, sans casques, suivent des troupes de l'air, qui sont à cheval. Des chars d'assaut sont également du cortège, le tout mêlé aux voitures de réfugiés. Soldats emmenant des femmes et ne pensant plus qu'à rire avec elles.

Si un Chef S.S. de nos gardiens leur fait une remarque, il ne reçoit comme réponse que des éclats de rire ou de grossières plaisanteries.

Et nous avançons. Le Chef du Lager sait très bien que nous ne devons pas rester inactifs, si les vingt mille détenus que nous sommes encore, restent au camp, la discipline se relâchera et comme les autres jours, régulièrement, nous partons vers l'usine, mais à pied, car les trains sont essentiellement réservés à la troupe qui descend au front.

Et un jour, jour parmi les jours, nous commençons à entendre le bruit du canon. La nuit, nous apercevons les lueurs, la bataille de VIENNE est engagée, pendant une semaine environ, nous sommes dans un état de nervosité extrême, si VIENNE lâche, les Russes peuvent, en quelques heures, être dans notre secteur, nous ne sommes qu'à quatre-vingts kilomètres de la Capitale Autrichienne...

Serons-nous libérés bientôt ?

Brusquement le canon s'est tu. Le calme à nouveau règne dans la vallée du Danube. En pleine nuit, des kommandos extraordinaires sont mis sur pied et partent au travail... Que se passe-t-il ?

Bientôt nous savons. VIENNE est prise par les Russes ; trois cent mille S.S., troupe d'élite y sont prisonniers. Des avancées de chars d'assaut soviétiques sont venues jusqu'à vingt kilomètres de nous, pendant la nuit et se sont retirées. Le "Lagerführer" a reçu l'ordre de faire sauter l'usine, puis d'évacuer le camp.

Nous creusons des galeries à l'entrée des souterrains, pour y enfouir des tonnes de dynamite, l'usine prête à entrer en action ne servira pas. Cette production énorme qui devait alimenter la machine de guerre ne verra jamais le jour et notre joie déborde, malheureusement, vite assombrie. Nous avons, oui, une chance d'être bientôt libérés par les Russes, mais une angoisse terrible pèse maintenant sur nous, le Chef S.S. a déclaré que, s'il ne pouvait pas nous évacuer selon les ordres reçus, il doit nous faire exterminer. Autour de lui existe une équipe de farouches nazis qui ne peuvent admettre la défaite et sont prêts à tout.

Mais dans le camp qui est continuellement en état d'alerte, les départs s'organisent, les malades ont rejoint MAUTHAUSEN. Un premier convoi part sur le Danube, à fond de cales dans des péniches. Les Russes sont éloignés les premiers, les S.S. craignent que ceux-ci réagissent en sentant leurs frères d'arme si près d'eux.

Malheureusement les pointes avancées soviétiques ont dû se replier pour organiser la défense de VIENNE, si elles avaient continué leur progression, nous aurions pu être libérés tant la percée avait été soudaine.

Seuls, les avions attaquent sans arrêt les convois boches, nous sentons que nous sommes en bordure du "no man's land" et que nos Alliés peuvent dans quelques heures être-là.

Hélas... Le dernier homme sera évacué de la veille, quand les chars d'assaut Russes arriveront à MELK.

Nous serons une nouvelle fois dans des wagons à bestiaux et roulerons vers le camp terrible, le camp le plus affreux de notre détention : EBENSEE.

En quelques semaines des milliers et des milliers y trouveront la mort et parmi eux, tant de Français qui, jusque là, avaient tenu... EBENSEE dépassera en horreur tout ce que jamais l'on pourra dire...

N'est-ce pas les amis ?

ARRIVEE A EBENSEE

Depuis deux jours et deux nuits nous roulons. Le convoi avance lentement par saccades, obligé de suivre le rythme imposé par la grande débandade vers l'Ouest. Avec un camarade du Jura, nous nous étions dissimulés dans le camp de MELK, au maximum, espérant toujours l'arrivée des Russes et puis il avait fallu partir mais nous sommes isolés de tous nos amis et dans notre wagon nous nous trouvons avec tous les "proéminents", tous Allemands, tous condamnés de "Droit commun". Pour nous deux, Français, perdus dans cette masse, le voyage sera très dur.

Le train vient de s'arrêter. Il fait encore nuit mais à travers les ouvertures grillagées, nous devinons, perdu dans la masse énorme des montagnes, l'emplacement de notre nouveau camp tout illuminé par les projecteurs. Le cadre est grandiose, nous sommes en plein Tyrol Autrichien et dans ma mémoire défilent des scènes du film "Lac aux Dames" qui fut tourné dans cette région. Avoir choisi un si joli pays pour y installer l'un des plus terribles camps d'extermination... Il y a du sadisme à cela.



La ville d'Ebensee sous le 3^{ème} Reich pavoisée de drapeaux nazi – Le camp d'Ebensee en mai 1946

Nous demeurons sur place en attendant que le jour soit levé. Des sentinelles patrouillent autour de nous. Bientôt des commandements retentissent, les portes de nos prisons roulantes sont ouvertes brutalement et nous devons descendre sur le ballast et nous aligner en colonne par cinq. Un contrôle sévère des S.S. chargés de notre garde durant le trajet commence. Bientôt, en effet, les S.S. du camp d'EBENSEE viendront nous prendre à leur compte et il ne doit manquer personne.

Nous sentons que la catastrophe est dans l'air, il va se passer quelque chose de terrible ; nous venons d'apprendre que plus de trente Russes se sont échappés d'un wagon, emportant les armes de leurs gardiens ! Effectivement, peu d'instant après que nous ayons appris cette nouvelle vite chuchotée de l'un à l'autre, une tempête de hurlements et de cris rauques retentit. Le Chef du convoi, fou de rage, écumant littéralement, est arrivé devant les wagons des évadés. Les soldats qui en assuraient la garde sont au garde-à-vous, sans arme. Le plus ancien, blanc comme un mort, avance d'un pas vers son chef et annonce dans un souffle :

- « Manque trente-six hommes » !

Durant quelques secondes un calme absolu s'étend sur nous tous, nous prévoyons la suite. Oh ! Elle ne se fit pas attendre longtemps. Le Chef S.S., blême lui aussi, s'avance vers les sentinelles.

- « Où sont vos armes ?
- Les déportés qui se sont évadés nous les ont prises.
- Vous dormiez ?
- Oui.
- Vous serez fusillés. »

Voilà pour les soldats. Et cette sentence sans appel fut immédiatement exécutée. Devant cette réaction, nous nous attendons au pire, constatant le calme effarant avec lequel les S.S. avaient décidé du sort de leurs hommes. Les cris reprennent plus violents. Les coups pleuvent sur nos camarades qui étaient dans le wagon et n'ont pas osé profiter de l'occasion pour s'échapper. D'autres S.S. arrivent à la rescousse et bientôt des cris de douleurs s'élèvent parmi les cris de fureur.

Trente détenus doivent être fusillés sur place. Le Chef du convoi qui a vite retrouvé son calme et son cynisme passe devant les groupes et négligemment, au hasard, désigne un des nôtres au fur et à mesure qu'il avance, une angoisse profonde nous étreint : qui sera le prochain ?

Le compte y est, ceux qui doivent mourir devant nous à titre d'exemple sont réunis et bien entourés. Ils sont tous crânes et pas un ne laisse entrevoir l'angoisse qui, tout au fond, doit l'étreindre. Et, tout à coup, le miracle s'accomplit. Les S.S. du camp arrivent et commencent à compter les hommes qu'ils doivent emmener. Une discussion s'élève entre le Chef du camp et le Chef du convoi. L'un veut fusiller ces trente otages, l'autre veut emmener le maximum de travailleurs pour l'usine souterraine. Après de longues palabres, ce dernier plus élevé en grade, a gain de cause et termine par ces mots :

- « D'ailleurs, comme ils passeront tous, autant qu'ils travaillent encore un peu. »

Le convoi entier se met en route vers notre nouveau camp. Des centaines suivent d'autres centaines. Bientôt ce sera à notre tour d'avancer. Mais que se passe-t-il ?

Le Chef de camp devait prendre à sa charge un nombre exact de détenus, du fait de l'évasion, les chiffres sont changés et pour faciliter les contrôles à l'entrée, il ne prend que des centaines complètes. Si bien que nous restons soixante-dix en trop, auprès de notre nouveau Chef. Ce dernier se tourne vers le Chef du convoi qui déjà s'éloignait, l'appelle et lui dit :

- « Prenez toujours ceux-là pour faire nettoyer les wagons et si ma foi vous voulez en fusiller, eh bien après tout, je vous laisse libre. Je viendrai prendre le reste dans une heure. »

Cette fois-ci, le cercle se resserre. Nous sommes soixante-dix parmi lesquels plus de cinquante Allemands, s'il y a des otages à choisir, nous sommes désignés d'avance, nous, les deux Français. Le S.S. nous fait rassembler, nous évalue du regard et ne dit rien. Que ce silence fut long et comme les secondes nous pesaient ! Qu'allait-il décider ? Enfin il commanda :

- « Nettoyer les wagons, après nous verrons. »

Je ne dirai rien sur cette corvée ignoble et infecte. Dans chaque wagon des centaines d'hommes étaient restés durant deux jours et deux nuits, sans aucune hygiène, certains mourants, dysentériques et autres... Ce fut très dur. Et par-dessus tout, l'incertitude de ce qui nous attendait...

Le S.S. n'eut pas le courage de prendre une décision à notre égard. Il avait désigné ses otages, on les lui avait enlevés, ma foi tant pis.

Il nous laissa notre tâche terminée partir vers le camp. Je n'ai rien exagéré. Mais soyez sûr que durant quelques instants, une nouvelle fois, notre vie n'a tenu qu'à un fil, en cette arrivée à EBENSEE.

N'est-ce pas mes amis ?

ARRIVEE A EBENSEE (2)

Une nouvelle fois colonne par cinq nous avons quitté la gare et nous nous dirigeons vers le camp. Nous passons en bordure d'énormes chantiers et apercevons sur notre gauche au flanc de la montagne des entrées de galeries de mine : ici aussi on travaille sous terre.



Entrée d'une des galeries en 1946

EBENSEE se trouve dans une grande cuvette entourée de montagnes très élevées : je vous l'ai déjà dit nous sommes en plein Tyrol Autrichien. Pays très pittoresque. Les civils que nous rencontrons ont tous une culotte courte en cuir retenue par des grosses bretelles qui se croisent sur une chemise à grands carreaux ; sur la tête un chapeau de feutre orné d'un plumet.

Le camp n'est pas tellement éloigné de la gare et nous y arrivons rapidement. L'impression première, dès que nous avons passé la porte d'entrée, est agréable.



Porte du camp et son portail conservé grâce à l'intervention des alliés et des Russes en particulier

Nous sommes surpris par cette grande place d'appel, circulaire, très propre, autour de laquelle sont alignés de coquets baraquements en bois.

Pour corser l'ensemble, une grande piscine, très moderne, avec plongeur de haut vol, tout en tubes métallisés verts, y est installée. On a plus l'impression d'entrer dans une pension de famille que dans un camp.



À gauche, des allées se devinent à travers un bois de sapins très touffu. Un calme relatif existe ici, seulement troublé par le bruit de l'usine ou de la carrière, on ne sait encore, qui semble toute proche.

Nous quittons la place d'appel où nous avons été une fois de plus comptés et recomptés et nous avançons par une allée centrale à travers les sapins. Là, la réalité paraît brutale. Dans la journée, il est interdit aux détenus d'approcher de la fameuse place et c'est pourquoi nous avons été frappés de cette tranquillité apparente mais à travers l'ombre des arbres, c'est différent.

De place en place, on devine des "blocks" tous en bois, qui, au-dessus de leur porte d'entrée, ont un grand numéro. Certains sont en bordure de l'allée, block 15 – 16 – 17 – 18. D'autres sont, au contraire, cachés et isolés dans le bois.

Sur la place, tout à l'heure, il n'y avait que de la lumière et de la clarté, maintenant nous avançons dans le noir et l'humidité. Tous les blocks sont entourés de l'ombre des sapins et, cachés derrière le tronc des arbres des hommes nous regardent. Des déportés habillés comme nous mais qui n'ont rien de commun avec nous.

Nous sommes fatigués, nous avons faim, soif, oui, mais nous avons forme humaine ; les yeux vifs et pleins de fièvre qui sont fixés sur nous n'appartiennent plus à des hommes. Il n'y a rien de plus triste et de plus terrible à la fois que les yeux de l'homme redevenu bête. Et ce sont des bêtes qui nous entourent bientôt et avancent vers nous. Vous avez vu déjà des squelettes dans des musées ou des sales d'anatomie, vous avez vu aussi des morts, peut-être, mais jamais vous ne connaîtrez, heureusement, la réaction de voir un squelette vivant qui marche, qui vient vers vous, vous tend sa main et surtout vous fixe de ses yeux devenus tout lui, ses yeux d'une grandeur effrayante et qui, déjà, sont comme sortis de l'orbite.



Des mots plaintifs arrivent à nos oreilles comme un murmure et ceci en toutes les langues mais répétant sans cesse :

- "Camarades qui arrivez, si vous avez un seul petit morceau de pain, donnez-nous le vite, car là-bas, ils vont tout vous prendre."

Et des mains s'avancent vers nous. Mais ceci est interdit. Brusquement une armée de policiers en casquette surgit comme par sorcellerie, se lance sur les pauvres mendiants et à coups de gourmi les disperse sous les arbres, vers leur block. La moitié sont presque nus et si faibles que certains tombent sur place pour ne plus se relever.

Nous sentons monter en nous une panique soudaine. Dans quel enfer sommes-nous arrivés ? À travers les sapins, nous voyons des centaines d'hommes-squelettes qui marchent, nous voyons même, sous les branches, des quantités de cadavres qui sont-là, tous nus, sans que personne ne s'en occupe autrement : on se rend vite compte que la mort fait, ici, plus que dans tous les autres camps, partie du décor. De grandes charrettes tirées par les plus vaillants s'avancent dans l'allée. Toute la journée, elles "patrouillent", cherchant des cadavres ; lorsque le "plein" est fait, elles iront vers le crématoire porter leur butin et retourneront en quête d'autres morts.



Je viens de ressentir un grand choc dans mon cœur. Parmi des détenus qui partent en corvée, je reconnais RONDET, un camarade qui était avec nous à MELK et plus spécialement à notre kommando "HIMMELSTOSS". Il est là depuis quatre ou cinq jours, étant parti plus tôt. Il est méconnaissable. Il a, en quelques jours, perdu plusieurs kilos !

Ses yeux commencent à avoir ce regard qui nous a tous surpris, un regard de mort. Il me voit, me dit comme pris de rage :

- "Mange tout ce que tu as, avant qu' « ils » ne te le prennent, ici on crève de faim."

Oui, on crevait de faim à EBENSEE... Plus de cinq cents morts par jour en faisaient la démonstration...

N'est-ce pas mes amis ?

EBENSEE

Je crois, oui, vraiment, que d'instant en instant, au fur et à mesure que nous avançons dans le camp d'EBENSEE, nous découvrons horreurs sur horreurs. De partout, dans ce bois qui nous environne, arrivent, pour nous regarder, des déchets d'humanité. Plus nous allons, plus l'angoisse nous étreint. En effet, après avoir dépassé les blocs de travail où vivent ceux qui peuvent encore fournir quelques efforts, nous approchons des blocs "Shonung" qui précédaient de peu le "Revier", près duquel s'élevait la grande cheminée carrée du four crématoire.



Remarquez cette organisation méthodique, ce calcul savant des progressions vers le chaos et le néant. D'abord, cette place d'appel gaie, ensoleillée, trompeuse, préparée comme pour une prise de vue, puis les abords du camp proprement dit où les "blocks" de travail pouvaient de prime abord, passer pour des chalets et enfin tout au fond, dans le coin le plus reculé, les blocs de morts, avec leur aboutissement sans appel... Cette fumée qui, jour et nuit, s'échappait du "krématorium".



Et pour nous mettre tout de suite dans l'ambiance, pour que pas un instant de plus, nous n'ayons d'illusions sur ce camp d'extermination, on nous rassembla autour des chambres froides où s'entassaient des monceaux de cadavres à brûler.

Ces chambres étaient attenantes au crématoire, un chariot sur roulettes, permettait d'engager directement les corps dans l'orifice des fours et la flamme accomplissait le reste.

... Depuis une heure, nous attendons. Les Allemands puis les Espagnols ont été appelés pour passer à la désinfection qui est de règle ici comme ailleurs. Nous autres, Français, Belges,

Hollandais, tout le reste de l'Europe, nous sommes-là. Nous y demeurons plusieurs heures afin que nous ayons le temps de bien enregistrer ce qui se passe près de nous.

À chaque instant, des chariots arrivent, apportant leur chargement de morts. Ceux-ci sont jetés pêle-mêle, les uns sur les autres, puis sont alignés sur le tas attendant, eux aussi, leur tour.

Plus frappant que tout le reste dans ma mémoire... Les hommes d'un kommando qui travaillent près de nous. Ils sont une trentaine, peut-être plus, tous sont nus, tous sont au bout du rouleau, ce sont des squelettes qui travaillent et quel travail... Ils doivent arracher à la pioche d'énormes souches. Ce travail n'est pas utile en soi car les arbres ont été sciés au ras de la terre et les souches ne sont pas une gêne dans l'aplanissement du terrain ; mais voilà, il faut bien trouver du travail digne des bagnards et puis, le trou immense (plusieurs mètres cubes) qui sera fait, lorsque la dernière racine aura été retirée, aura immédiatement son utilisation malgré tout... Il sera rempli avec les cendres qui proviennent des fours tout proches. À la place de chaque arbre, des mètres cubes de cendres humaines... Et lorsque l'on sait que les restes d'un seul corps sont si peu de choses..., on est effrayé de tout ce que représente de souffrances et d'horreurs cette fosse béante.

... Parmi notre groupe, certaines nécessités du corps se font sentir. Rien n'est prévu dans l'enceinte du crématoire où nous nous trouvons, les sentinelles qui nous gardent "obligent" les hommes à satisfaire ces besoins, dans le fond de ces trous où déjà s'entassent plusieurs brouettées de cendres...

Un travailleur de ce kommando vient de tomber sans force, exténué, mourant. Les kapos accourent vers lui et à coups de schlague s'acharnent pour le faire lever... Sans résultat d'ailleurs. Pour notre pauvre camarade inconnu, c'est la fin. Un soldat regardant ce spectacle, détache un énorme molosse qui est à ses côtés et le lance vers ce corps qui déjà tient du cadavre... L'animal, en quelques coups de dents, a déchiré le ventre, les intestins apparaissent... Et le chien continue son action, encouragé par les cris de son maître.

Bientôt un corps de plus est aligné sur les autres, c'est si près, n'est-ce pas ?

Et nous sommes-là qui regardons, atterrés, ne sachant si nous devons en croire nos yeux ou si nous rêvons un cauchemar hallucinant.

Un brusque commandement nous rappelle à l'ordre. Une nouvelle fois nous voilà en colonne par cinq et avec soulagement nous quittons ces lieux maudits.

Nous passons comme tous nos camarades qui nous ont précédés à la désinfection. Cette formalité n'est pratiquement qu'un simulacre car la vermine règne dans tout le camp, en souveraine. Nous sommes tondu, rasés, mis à nu et nous allons vers la salle des douches. Nos vêtements seront jetés pêle-mêle dans des autoclaves, mais nous ne retrouverons jamais exactement ce qui nous appartient et il y aura une véritable bataille lorsque, alignés devant un monceau de vêtements, nous devrons nous rhabiller. Là comme partout ailleurs, le force primera le droit...

J'ai eu à l'occasion de cette désinfection, une grosse peine personnelle. Depuis le 19 mars, je gardais sur moi une bouteille contenant les cendres de FOUNERET, ancien préfet de DIJON. Nous avons réussi, à MELK, à le faire brûler seul et ses restes, pieusement gardés, devaient être remis à sa famille à notre retour. C'était peu, mais je suis sûr que cela aurait été un grand réconfort pour les siens, malheureusement, nous avons dû nous dévêtir complètement. Rapidement j'ai sorti d'une poche la précieuse bouteille et j'ai essayé de la

camoufler près des arbres qui nous entouraient, espérant la reprendre un peu plus tard mais un gardien a vu mon geste. Il bondit vers moi :

- "Qu'est-ce que c'est cette bouteille ?

- Ce sont les restes d'un camarade.

- Quoi ? Tu ne sais donc pas que cela est absolument interdit, viens ici."

J'approche. Une magistrale correction m'envoie rapidement à terre et pour conclure, un S.S. prend la bouteille, la casse sur le tronc d'un arbre et piétine les cendres qui s'en échappent.



Emplacement approximatif du block de désinfection
près duquel les cendres de M. Fourneret ont été dispersées.

FOURNERET que j'aurais aimé ramener en France, tes cendres sont mêlées à de la terre d'Autriche et le vent les éparpilla à son gré dans l'espace d'un camp nazi.

... Nous revoilà revêtus de vêtement de bagnards que nous avons retrouvés comme nous avons pu.

Nous sommes plus que jamais ridicules sous cet accoutrement, mais, en dépit de l'angoisse qui nous étreint tout entier, nous sommes plus que jamais décidés à lutter, lutter farouchement, jusqu'au bout, pour vivre, "pour revivre". Nous sentons qu'une nouvelle phase de notre déportation est commencée et que de loin ce sera la plus terrible.

N'est-ce pas mes amis ?

EBENSEE, KOMMANDO « STEINBRUCK »

MELK était comme tous les camps dépendants de MAUTHAUSEN, un camp d'extermination mais cependant à l'époque où nous y étions, une chose passait avant le reste : le travail coûtait la vie à des milliers d'hommes, mais le but recherché n'était pas uniquement de faire mourir les détenus, ils devaient, avant d'en arriver-là, fournir le maximum de rendement. C'était la période où le Boche croyait encore à la possibilité de gagner la guerre et il faisait tout pour cela.



Barbelés et mirador autour du camp d'Ebensee

Nous ne sommes plus, à EBENSEE, dans les mêmes conditions. Peut-être aurions-nous connu à MELK une situation semblable si nous n'avions pas été poussés par les Russes. Le Boche sait maintenant qu'il a perdu la guerre. Ce n'est plus qu'une question de temps. Le travail n'a plus la même valeur, la même importance, il n'est plus un but, il ne demeure que le moyen. Le but ici à EBENSEE est l'extermination totale des déportés, le plus rapidement possible.

L'Allemand réfugié dans ce Tyrol Autrichien est harcelé de tous côtés par les Alliés. Le ravitaillement fait presque totalement défaut. La troupe elle-même est réduite à la ration congrue. Nous sommes, en ce début d'avril, plus de vingt mille détenus à EBENSEE. Il faut que ce chiffre baisse, il faut que le nombre des cadavres augmente chaque jour.

Les chiffres seront d'ailleurs éloquentes : de deux cent cinquante à trois cents par jour, au début avril, la moyenne des morts passera à plus de cinq cents au début de mai. Cinq cent soixante-treize le cinq, veille de notre libération. Pour arriver à ce résultat, tout sera mis en œuvre.

La nourriture sera réduite au minimum, un pain de deux kilos et quel pain ! Pour dix, puis quinze, puis vingt ! Ce pain est complètement noir, on y découvre en détaillant du bois, de la sciure, de la paille... Et nous le dévorons comme une friandise. À midi, sans qu'il n'y ait de changement : soupe aux épluchures.

Les soldats avaient droit à un kilo de pommes de terre par homme et par jour : il y avait environ quatre cents S.S. pour nous garder. Les épluchures provenant de ces quatre cents

kilos servaient à faire la soupe pour plus de vingt mille affamés ; vous pouvez vous rendre compte de la quantité de calories qui nous était répartie.

Le travail sera accentué et dans des conditions physiques toujours plus mauvaises, il deviendra l'instrument idéal pour faire des morts. Un kommando engloutissait la plus grande partie des effectifs de travailleurs dans la profondeur de ses galeries souterraines : STEINBRUCK.

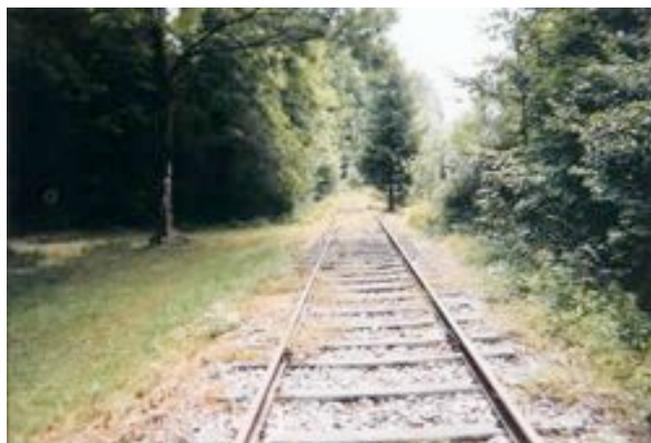


Tunnel aménagé à Ebensee par les déportés.



Machines de la Steyr-Daimler-Puch AG en production dans une galerie d'Ebensee. Photo S.S.

C'était la réplique du Schachbau de MELK, mais ici la mine ne déploie pas ses galeries dans du sable de meulière, c'est à même la pierre et le rocher qu'il faudra de front, attaquer. Les marteaux piqueurs céderont la place à des forets à air comprimé. Dans les trous qu'ils auront pratiqués des charges de dynamite seront placées et après l'explosion, nous devons évacuer les moellons vers l'extérieur. Travail déjà pénible pour des hommes en bonne santé, terrible pour nous, et les uns après les autres, les plus faibles lâchent.



Voie ferrée desservant l'usine aux abords du camp d'Ebensee

Une partie de cette usine est depuis de longs mois en activité et chaque jour plusieurs trains complets d'essence synthétique partent d'EBENSEE ; cependant nous continuons à creuser d'autres galeries, toujours plus profondes, des galeries qui ne serviront jamais mais où nous devons nous tuer au travail.

Le trajet du camp à l'usine s'effectue à pied. Un chemin fait de nombreux escaliers nous est réservé entre deux barrières de barbelés...



Un des escaliers desservant les chantiers de l'usine d'essence synthétique

Quel triste cortège que le retour au camp et de voir après le travail..., des mourants ramenant des morts.

Et si seulement le repos nous y attendait... Mais le camp est aussi une machine à tuer. Des équipes de "polizer" armés de matraques sillonnent les allées et pour un rien assomment. Les pendants se succèdent. Presque chaque jour, des camarades sont condamnés à sa balancer sur la place d'appel au bout d'une corde, à la potence.

D'ailleurs, les hommes eux-mêmes s'entretuent.

Pour un morceau de pain, on tue. Pour le plus léger avantage, on tue et les S.S. qui parcourent les blocks sourient de ce résultat où chacun met la main et qui, avec un peu de chance et un peu de temps, permettra vraisemblablement d'exterminer en gros le petit nombre qui bientôt demeurera.

Situation critique, situation désespérée. Et pourtant un petit noyau espère, un petit groupe de clandestins est formé avec la Résistance Autrichienne de l'extérieur qui nous dit : courage, confiance, bientôt ce sera la fin. Bientôt nous serons libres..., nous saurons tout faire pour cela..., même si quelques centaines devaient se sacrifier.

Et d'avance nous étions prêts à ce sacrifice.

N'est-ce pas mes amis ?

EBENSEE, Block 23

C'est le block le plus près du four crématoire. On a voulu gagner du temps à voiturer les cadavres et la proximité des fours l'a fait adopter comme block de mort.

Être muté au block 23 signifie : "Individu incapable de travailler, incapable de guérir, ne vaut pas la peine d'être soigné, n'a plus le droit de manger. Doit disparaître."



Abords du block 23 le jour et le lendemain de la libération du camp

Le block 23 est prévu pour cela et tout est mis en œuvre pour que le rendement soit satisfaisant. D'abord, pas besoin d'entretenir cette baraque à cadavre. À part les deux petites pièces réservées, à droite en entrant, pour le Chef du block, tout se délabre. Il n'y a plus de fenêtres, les planches des parois sont pourries, il pleut de partout.

Dans les autres blocks, il y a de grandes rangées de lits où l'on couche à trois ou quatre, il est vrai, mais enfin il y en a.

Ici plus besoin de cela. D'abord il y a trop de mourants, il faudrait entasser à dix par couchettes, alors on a plus simplement tout supprimé. Le baraquement est complètement nu.

Lorsqu'on rentre pour la première fois, malgré tout ce qu'on a pu voir avant, malgré l'endurcissement qui nous venu après des mois de bagne, on croit rêver.

Le spectacle est navrant...

Messieurs les Boches, soyers fiers à jamais, vous avez su faire du beau travail et cette tache faite à votre soit disante "civilisation", ne pourra jamais s'effacer complètement, malgré le temps.

Les hommes sont nus, entassés les uns sur les autres, à même le sol. Quelques uns, moins faibles, sont assis.

J'ai dit des hommes ! Il vaudrait mieux dire des squelettes. Tous sont condamnés à une mort rapide et dans ce block fait en principe pour deux cents, ils sont jusqu'à huit cents qui attendent la fin.

De cette masse s'élève sans arrêt les gémissements de ceux qui souffrent, les hoquets des agonisants...

Une puanteur insoupçonnable stagne à l'état latent, l'hygiène ici n'existe plus. Une fois par jour, le matin, à coups de schlague, les responsables du block font sortir tout le monde, plus exactement : déplacent le tas humain jusque dans la cour.



À grands coups d'un jet d'eau puissant, on lave le plancher, puis avant qu'il ne soit sec, on fait rentrer les détenus. Nombreux sont ceux qui n'ont pu supporter ce dernier effort et sont morts sur place, dans la cour.

Une corvée spéciale est prévue pour les transporter. Quatre hommes se promènent sans arrêt dans le block et autour du block. À coup de pied, ils écartent les formes allongées afin de trouver un cadavre nouveau. Ils le prennent, lui enlèvent les quelques chiffons qui pourraient couvrir sa nudité et le transportent dans le fond de la baraque. Avec un crayon à encre, ils inscrivent sur la poitrine du mort son numéro de matricule avec de grands chiffres. Pour que le crayon "fasse encre", ils ont préalablement craché sur le thorax.

Les corps s'entassent ; quand le chargement en vaut la peine, on les enlève sur une charrette jusqu'au crématoire si proche.



Au début d'avril 1945, c'est plus de cent cinquante par jour qui partent ainsi, du block 23, vers la dernière étape.

Si la cadence se ralentit, le Chef du block vient se rendre compte. D'un geste, il désigne ceux qui approchent le plus de la fin et ses aides font le nécessaire pour que cela se termine de suite. Il suffit de si peu de chose..., pourquoi se gêner ?

Le soir, on étend quelques couvertures, par principe, sur le tout..., les nuits sont si fraîches ! Et dans la nuit, pendant que des hommes meurent, après d'autres hommes dans des conditions jusque-là inconnues, le Chef du block et ses acolytes s'empifrent et se saoulent dans leur chambre où ronfle un poêle porté au rouge. Ils chantent, crient, dansent. Eux sont les Chefs, ils ont tous les droits.

Mais un jour, un changement s'opérera dans ce block.

Depuis notre évacuation de MELK vers EBENSEE, Henri SCHERER, notre ancien Lägeraltester, le seul Français qui ait eu une responsabilité si écrasante dans un camp, était parmi nous et n'avait pas d'emploi.

Par ironie, par combinaison, surtout pour rendre ridicule ce Français qui avait commandé et fait et fait trembler les Blockaltester Allemands à MELK, on lui donna, vers le milieu du mois d'avril, le commandement du block 23.

Henri serra les poings et les dents :

- "Ah ! Ils veulent me nommer Chef de ce block ! Ils vont vraiment voir de quoi je suis capable."

Il obtint carte blanche pour en assurer la direction. Les anciens "aides" renvoyés, il fit venir près de lui une équipe de Français. J'eus l'honneur d'en être.

En quelques jours, le block changea d'aspect. Les fenêtres furent réparées, les carreaux remis. La maigre ration qui était allouée aux mourants fut répartie équitablement. L'ordre régna. Les résultats furent rapides, magiques.

Tous ces presque morts retrouvèrent un nouveau moral.

Le nombre de morts descendit à moins de cent par jour, puis quatre-vingts, soixante-dix, cinquante, vingt, dix..., chacun retenait sa vie grâce à l'amitié fraternelle retrouvée.

Et un jour, pour la première fois à EBENSEE, le 1^{er} mai 1945, il n'y eut pas un seul mort au block 23.



Plan du camp d'Ebensee en 1945 et emplacement du bloc 23 : le revier

Henri, notre ami Henri SCHERER, ce fut ton plus beau travail en camp de concentration. On t'a critiqué parfois ! C'était si facile... Mais toi seul étais capable de faire ce que tu as fait à EBENSEE.

Dans ce camp devenu fou où la vie n'avait plus de place, dans ce camp à la veille de sa libération et prêt à être anéanti par les S.S., tu as su créer autour de toi une ambiance de confiance, de famille.

Tu sus remonter les faibles, aider les défaillants par tous les moyens à ta portée, tu as redonnée à tous l'Espoir.

Nous te devons une reconnaissance inoubliable.

N'est-ce pas mes amis ?

LES DERNIERS JOURS DE BAGNE A EBENSEE

Ce n'est plus une illusion – oui, maintenant nous avons la certitude que bientôt les Alliés seront ici ! Des précisions, des nouvelles exactes ? Nous n'en avons pas, mais nous ne pouvons pas nous tromper à cette tension qui se manifeste parmi tous et plus spécialement chez les S.S. Nous savons d'ailleurs que les Américains intensifient leurs bombardements dans les environs : des kommandos ont été expédiés d'urgence, en pleine nuit, pour aider au déblaiement d'une gare de triage importante, complètement anéantie.

Ce fut du reste une nouvelle occasion de massacrer quelques détenus de plus. Des wagons entiers de produits alimentaires avaient été éventrés par les bombes, dernière ressource que les nazis expédiaient dans les endroits où la faim se faisait particulièrement sentir. Évidemment, il y avait interdiction formelle pour les déportés de toucher si peu que ce fut à ces richesses : c'était un sacrilège puni de mort immédiate.

Mais quel supplice ce fut pour tous ces hommes mourant de faim et qui devaient à longueur de journée transporter des aliments dans des camions : chocolat, petits-beurre, café, farine, pain, etc. Hélas, nombre d'entre eux se laissèrent tenter, espérant qu'on ne les verrait pas : ils furent fusillés sur place, non sans avoir été roués de coups au préalable...

Pour nous, nous ne réagissons plus à ces nouvelles, pas plus que nous n'apportons d'intérêt aux pendaisons journalières qui sont de règle maintenant dans ce camp. Une seule chose existe : les Alliés approchent.

Bientôt, ils seront-là ! Ce qu'il faut à tout prix, c'est "tenir" jusqu'à-là ; le reste ne compte plus. Les mourants eux-mêmes se cramponnent, retiennent leur vie, espérant au moins pouvoir expirer ... libres.

Mais nous n'osons pas encore penser à cette libération entrevue ; que vont faire les S.S. avant leur départ ? Cette question devient angoissante. Comme pour confirmer les craintes, un convoi S.S. arrive au camp, en renfort, vers la fin avril. Que va-t-on faire de nous ?

Nous savons, par les contacts établis avec l'extérieur, que les S.S. ont reçu, d'ordre supérieur, la consigne d'exterminer les détenus jusqu'au dernier. Oseront-ils ? Nous avons appris à connaître ce qu'est l'exécution d'un ordre pour un Boche, mais ceux-là auront-ils encore assez de foi dans le régime pour perpétrer l'ultime massacre ?

Les commentaires vont leur train dans le camp. Pessimistes, optimistes, essaient les uns et les autres de se convaincre mais les optimistes sont si peu nombreux ! Du côté des réalistes, on se prépare à tout. Nous sommes, en ce début de mai, près de dix-huit mille à EBENSEE. Même si les S.S. veulent nous anéantir, nous ne serons pas sans nous rendre compte des préparatifs. Ils sont environ six cents bien armés, disposant de mitrailleuses au sommet de leur mirador, possédant des grenades. Mais nous sommes malgré tout dix-huit mille, trente contre un. Si nous sommes décidés à combattre, il doit y avoir des survivants de notre côté et comme nous n'avons rien à perdre, nous courrons notre chance.

Nos préparatifs de défense s'exécutent dans le plus grand secret. Tout ce qui peut faire une arme est repéré. Les Russes se sont débrouillés et plusieurs centaines possèdent d'énormes couteaux qu'ils ont fabriqués. La Résistance Autrichienne nous a même fait passer un petit mais véritable arsenal.

Nous sommes prêts, sachant que si nous devons nous défendre, nous serons fauchés par milliers ; mais il faut que des rescapés puissent dire ce que nous avons enduré, il faut que des hommes puissent témoigner. En attendant, les esprits se sont calmés, l'agitation faisant place à une résolution froide, invincible.

Le 4 mai au matin, l'événement se produit, les S.S. passent à l'action, nous allons savoir ce qu'ils veulent. Nous devons nous rendre de suite sur la place d'appel. Depuis deux jours, tous les travaux ayant cessé, nous ne nous y rendions plus et il faut une raison majeure pour convoquer ainsi le camp en entier.

Au pas cadencé, rangés par cinq, les hommes des "blocks" débouchent sur l'Appelplatz venant des allées sombres. Au centre de la place, l'état-major S.S. se tient au grand complet.

Dans les miradors, les sentinelles sont doublées.

D'habitude, il s'élève de cette masse d'hommes rassemblés un certain murmure ; aujourd'hui rien ; tous sentent la gravité du moment.

Le Chef du camp demande tous les interprètes pour faire une communication et bientôt nous entendons la traduction en toutes les langues :

- "Les Américains avancent et seront bientôt dans la région, nous autres S.S. allons nous battre et engager un combat victorieux. Comme il se pourrait que dans l'ardeur de la bataille vous soyez blessés, que des éclats pourraient venir sur le camp et supprimer beaucoup des vôtres, nous S.S., vous demandons, pour éviter des pertes inutiles, de sortir en bon ordre du camp et de vous rendre dans la mine, à vos lieux de travail où vous serez à l'abri."

C'est le moment d'agir ! À aucun prix nous ne sortirons du camp ! Jamais nous ne nous laisserons conduire dans la mine où ce serait la fin !

Les blocks jusque-là, rigoureusement au carré, se disloquent ; nous en formons plus qu'une masse et les S.S. sont au milieu de nous. Autour du Chef du camp, des hommes décidés, sont prêts à l'abattre s'il donne aux sentinelles l'ordre de tirer.

Blême, défait, le Lägerführer se rend compte de la situation, jette un coup d'œil à ses acolytes aussi pâles que lui et soudain se décide :

- "Si vous aimez mieux crever ici, c'est votre affaire."

C'est tout, nous avons gagné. Les S.S. du camp d'EBENSEE ont eu peur. Ils ont craint pour leur peau.

Quelques jours plus tard, nous avons pu nous rendre, libres à l'entrée de l'usine souterraine. Les entrées des galeries étaient minées. Une grosse locomotive, pleine d'explosifs, devait nous emmurer vivants. Nul de nous n'en serait revenu.

N'est-ce pas mes amis ?

LA FIN DU CAUCHEMARD

6 mai 1945.

Le camp se réveille lentement et sort de l'engourdissement de la nuit. Brusquement une nouvelle circule, se répand, s'enfle, devient un même cri : LES S.S. SONT PARTIS !

Oui dans la nuit, les "Maîtres" ont abandonné le camp, comme des rats quittent le navire qui va sombrer. Ils ont exterminé les "Sonderkommandos", ceux du crématoire, avant de partir. Également, des Kapos et exécuteurs de leurs atrocités, ont été froidement abattus comme si quelques témoins de moins pouvaient changer grand chose...

Le camp est gardé de l'extérieur par de braves pères du "Volksturm" en costume tyrolien, fort effrayés d'avoir une telle responsabilité, apeurés de la suite possible. Ils sont peu nombreux et n'ont comme arme que de vieilles "pétroires" dignes de musée.

Pour eux une seule chose comptera, sa sauver dans dégât, le plus vite possible.

Immédiatement, dans le camp, c'est la mobilisation, toutes les armes sortent. Des Corps Francs sont mis en place. Si les Alliés sont trop longs à venir, nous nous libérerons nous-mêmes.

Mais déjà l'épuration commence. C'est la chasse à l'homme..., partout dans le bois, dans les blocks, les Kapos sont pourchassés, anéantis sur place. Tous ceux qui ont tué et frappé subissent cette vengeance farouche et aveugle.

Nos amis Russes forment un conseil de guerre spontané, présidé par un Colonel. Deux des leurs qui ont trahi et fait pacte avec les S.S. sont immédiatement condamnés à mort. Ils doivent se pendre eux-mêmes.

J'ai assisté à ce jugement et à l'exécution de la sentence. Un des deux condamnés, tu type mongol très prononcé, n'a eu aucune hésitation. Il monte sur le tabouret, lance une corde autour d'une poutre du block, fait un nœud coulant, le passe à son cou et bascule le tabouret.

L'autre a peur..., tremble et ne sait que faire.

Mon ami BORIS, Capitaine de Char d'Assaut Soviétique, lui parle de sa voix douce : "Bistro - Bistro", puis lui explique ce qu'il adviendra de lui s'il ne se dépêche pas... Cela le décide.

Rageusement, il monte à son tour sur le tabouret et se pend.

Tous les officiers Russes du camp sont au garde-à-vous, dans un silence respectueux pour ceux qui viennent de mourir. Puis chacun retourna à ses occupations. Ce n'était qu'un incident.

Quant à moi, j'étais bouleversé... BORIS m'expliqua longuement... Ces traîtres devaient payer et vite, mais ils étaient malgré tout des soldats : s'ils n'avaient pas été pendus, ils auraient été lynchés et c'aurait été moins digne.

Au fond, BORIS avait raison et nous avons vu, tout au long des allées du camp, des "tas" qui avaient une certaine forme humaine, mais n'étaient plus que des masses informes avec souvent une inscription sur le tout "Gross bandit".

Doucement, un par un, les gardes se sauvent et rentrent chez eux, n'apercevant plus aucun S.S.

Et vers midi, une clameur immense monta de la place d'appel. Des bruits de chars se distinguaient dans ce hurlement de milliers et milliers d'hommes qui depuis si longtemps attendaient. Une phrase fut prononcée par un officier Américain : "YOU ARE FREE".



« Lady Luck », char américain ayant participé à la libération d'Ebensee

Les hommes rient, s'embrassent, montent sur les chars. Un Kapo terrible et qui a su, jusqu'à présent, se dissimuler dans le camp, ancien "schuster kapo" de MELK, pris par l'ambiance, commet l'imprudence de monter lui aussi sur un char ; il est reconnu. Un Français de LYON l'attrape et de son poignard le tue sur place. Mais sa mort ne suffit pas à cette haine implacable de tout un camp. Le corps repris par les Russes, sera pendu, puis jeté par d'autres dans la piscine, puis par d'autres sera "anéanti". Vraiment ce Kapo avait trop de morts sur la conscience pour mériter le jugement des criminels de guerre, mais avec le recul du temps, quelle tristesse !

Lentement, en rang de patrouille, les Américains investissent le camp. Ils ont leurs mitraillettes prêtes : peut-être que des S.S. se cachent encore... ? Mais non, tous sont partis.

Au fur et à mesure que nos Alliés avancent, leur visage change, jamais ils n'ont vu encore une telle horreur. Arrivés au crématoire, aux chambres froides, ils ne peuvent croire leurs yeux et prennent photo sur photo, sans rien dire, bouleversés.

Des équipes américaines installent des douches de campagne, donnent de grosses savonnettes, mais, peu parmi les nôtres ont la force de profiter de cette occasion, ils restent-là à regarder. Nos Alliés sont étonnés de cela. Malgré notre joie, nous n'avons même plus le courage de nous laver ! Nous sommes trop las et puis la liberté tant espérée, tant attendue, est arrivée subitement, d'un seul coup et il faut l'assimiler doucement.



René GUICHET- Mauthausen matricule 62505 – 1944/1945

Le camp continue de faire des morts. Les règlements de comptes, maintenant que les Alliés sont-là, que la crainte de revoir les S.S. n'existe plus, s'accroissent.

Un jeune Français, LECLERC, (peut-être n'a-t-il pas plus de 22 ans, en ce jour) Alsacien, était à MELK au kommando des spécialistes de SCHACHTBAU. Comme il parlait parfaitement l'Allemand, il avait des responsabilités. Était-ce par bêtise, par peur, par plaisir ? Il passait son temps à frapper des Français comme les autres. Les S.S. et les Kapos appréciaient beaucoup ce garçon qui nous traitait de "cochons de Français".

De nombreux avertissements lui avaient été donnés par la Résistance, jamais il n'en avait tenu compte ; aujourd'hui, les Russes, les Français, d'autres encore le recherchent. IL a trop fait de mal à tous, lui aussi. J'explique à BORIS que ce garçon a, malgré tout, des circonstances atténuantes, il est si jeune ! BORIS me promet que ses amis Russes, s'ils l'attrapent, lui donneront une bonne correction, sans plus.

Dans l'après-midi, ils le trouvent, je le revois encore, après qu'il ait eu "la correction annoncée". Il vient vers moi, il parle avec difficulté, sa mâchoire pend, il est tuméfié de partout :

- "GUICHET, me dit-il, j'ai faim et soif, peux-tu me faire donner une soupe et me cacher au block 23 ?"

Pendant qu'il arrive à boire une gamelle d'eau que je lui ai donnée, je lui dis :

- "Le camp est libre. Les barbelés sont arrachés, sauve-toi vite, tu seras repris sûrement et jugé, tu le mérites. Mais gagne quelques heures. Demain le besoin de tuer sera atténué et tu peux encore sauver ta peau.

- Que veux-tu qu'ils me fassent encore ? Ils m'ont déjà tellement rossé..."

Lentement il s'en va et par bavarder, se dirige vers la place d'appel... J'ai retrouvé ses restes quelques heures après. Les Polonais l'avaient assassiné.

Compagnon, tu méritais, bien sûr, d'être jugé et condamné à un peu de prison. Mais étais-tu irrécupérable ? Tu avais connu la vie de bagne, si jeune... Tu avais été fou, dans la folie, tu avais frappé pour faire comme les autres et te prouver que tu étais un dur parmi les durs. Quelles étaient tes raisons ? Nous ne les connaissons jamais. Au fond en avais-tu ?

Mais devant ton cadavre dépecé, j'ai eu de la peine, du chagrin... Tu étais si jeune..., et ce jour-là, j'ai mieux compris encore toute l'horreur des camps de concentrations.

N'est-ce pas mes amis ?

LIBERTÉ À EBENSEE

Après la folle journée de la libération, la nuit fut pire encore. Les Russes ont trouvé les réserves des S.S. ; entre autres choses, le schnaps et les armes. Des hommes ivres, mitraillettes à la main, font des "cartons" sur tout ce qui bouge. Le feu est mis à des baraques, des sapins flambent... Allons-nous périr dans cette folie collective ?

La tuerie moins apparente que dans le jour, continue cependant et les morts s'ajoutent aux morts. Des mourants s'acharnent à vouloir manger de la farine qu'ils ont trouvée et à même le tas, sans eau, sans rien, essayent de déglutir cette pâte qui les étouffe.



Le jour se lève sur le 7 mai. Le camp "digère" sa libération, mais combien de morts ont fait les frais du choc en retour !

Les Américains sont obligés d'établir un cercle autour du camp et de refouler ceux qui voulaient tuer du Boche à tout prix. Déjà des scènes honteuses ont eu lieu. Des Russes et d'autres sont partis en expédition punitive.

Des bêtes sont abattues dans les prés. Chaque petit groupe commet son exaction personnelle. J'ai vu une génisse tuée, on avait enlevé un morceau de filet sur la bête, le reste pourrissait.

Les Kapos Allemands qui ont pu s'échapper, retrouvent vite leurs qualités de "Droit Commun" et, dans les fermes, les chalets, sèment la terreur.

Le commandement Américain reprend vite la situation en main. Des patrouilles sillonnent les rues, des automitrailleuses sont en batterie aux carrefour

Pour "occuper" les civils d'EBENSEE, le Colonel Américain responsable du secteur, convoque tout ce qui reste d'hommes et toutes les femmes de 16 à 60 ans. Il réquisitionne une énorme quantité de draps de lit et dirige tout ce monde en camions vers le camp. Je suis certain que beaucoup parmi ces boches pensaient qu'ils allaient être exterminés sur place et ils ne crânaient pas en descendant des véhicules.

Colonne par cinq à leur tour, ils sont dirigés vers le crématoire et les chambres froides. Les Américains ont décidé de faire ensevelir et enterrer dignement tous les corps. Il y en a

plus de trois mille d'entassés et des charrettes tirées par des Allemands en amènent d'autres sans arrêt. Chaque cadavre est mis dans un drap et ira reposer dans une fosse collective.



Pendant plusieurs jours le travail se poursuit, il est affreux : certains corps sont-là depuis plusieurs semaines ! Je pense que tous les Allemands qui l'ont accompli auront à jamais leur vie hantée par ces souvenirs. Eux, au moins, ne pourront pas dire qu'ils "ignoraient" les camps.

Des détenus et des Américains les regardent en silence, tous plus ou moins hébétés par tant d'horreur.

Dans la journée, des camions pleins de S.S. récupérés dans la montagne par des patrouilles Américaines arrivent dans le camp. Sur la place d'appel, une rapide et première sélection se fait ; quelques milliers de déportés sont-là. Les S.S. descendent un par un des véhicules, si l'un d'eux plus féroce que les autres est reconnu, une clameur monte et des cris "à mort" retentissent. Nos Alliés mettent ceux-là de côté et les fusilleront rapidement. Les autres seront remis à la justice militaire.

Dans cette ambiance où aucune loi n'a plus de place, des camarades déportés essayent d'endiguer les abus. Des brigades sont en place, armées. Rapidement, une carte du "Camp libéré d'EBENSEE" est imprimée, ce sera notre seule pièce d'identité pour le retour.

CAMP LIBÉRÉ
d'EBENSEE

12

ATTESTATION

Nom: *Guichet*

Prénoms: *René Maurice Joseph*

Né le *14-7-1913* à *St Jean le Blanc Loiret*

a été détenu dans les camps de concentration
d'Allemagne et d'Autriche

du *8-4-1944* au *6-5-1945*

EBENSEE, le

Président du Comité International

Leffler

CAMP
d'EBENSEE
C.I.

Dès que nous sommes en sa possession, Henri SCHERER, prévoyant que nous devons attendre quelques jours encore avant le rapatriement, décide de quitter le camp avec un groupe d'amis, une dizaine. C'est trop malsain de rester là.

Nous passons par-dessus les barbelés arrachés, derrière le crématoire et descendons vers le pays.

Nous trouvons une ferme, plus ou moins transformée en auberge qui nous accueille.



Gasthof Steinkogl à Ebensee, Ferme Auberge supposée être celle où Papy s'est réfugié avant son retour en France

Les propriétaires sont heureux d'héberger des Français, ils savent qu'avec eux, ils n'auront rien à craindre. Lorsque d'autres déportés plus haineux viendront pour occuper les lieux, ils s'en iront voyant la place prise mais nous encouragerons à tout casser...

Le Français est très recherché par l'habitant d'EBENSEE, en ce début mai !

Des camarades ont préféré rester dans le camp pour être sûrs de ne pas manquer le départ. Chaque jour, nous irons aux nouvelles et nous devons attendre une quinzaine de jours avant de pouvoir prendre les camions qui commenceront le voyage du retour.

Notre vie pendant ce temps-là sera simple. Nous passerons beaucoup de temps à dormir sur de la bonne paille fraîche, à longueur de nuits et de matinées. Nous reprendrons du poids en mangeant des choses simples mais suffisantes que nous "réquisitionnons" plus ou moins. Lorsque nous rentrerons nous aurons repris plusieurs kilos déjà et nous paraîtrons moins misérables. Je pèserai 42 kg au retour, quel a été mon poids le plus bas ? Je ne sais.

Reprenant vie et pensant au retour proche, nous ne fûmes pas seulement de petits anges dans cette coquette localité d'EBENSEE.

Nous pêchâmes des truites dans une magnifique rivière d'une manière peu orthodoxe, la dynamite était notre appât favori, nous en avons trouvé en quantité à l'usine... Notre ami ROCHE, compagnon de maquis de SCHERER, était le spécialiste...



La rivière Traun à Ebensee qui se jette dans le lac Traunsee

Il assemblait une dizaine de pains (de quoi faire sauter un immeuble) allumait tranquillement le cordon qui menait au détonateur et lentement balançait le paquet dans l'eau. Plus ça faisait de bruit, plus l'eau jaillissait haut, plus nous étions heureux... Nous avons mangé des truites et des ombles chevaliers, magnifiques.

Nous bûmes aussi par-ci, par-là de la bière, sans payer...

Aussi des digestifs...

Nous volâmes bien quelque peu pour rapporter des "souvenirs". Des pipes de faïence décorée entre autres ; mais ce n'était qu'amusement de gamins, sans plus.

À la libération des camps, les Français ont su se tenir dignes.

N'est-ce pas mes amis ?

VOYAGE DE RETOUR

Un matin nous sommes réveillés brusquement. Le camarade qui est parti vers le camp ramène la nouvelle tant attendue ; les Français partent dans une heure.

Rapidement nous nous habillons. Depuis quelques jours, nous avons changé nos habits de bagnards pour des vêtements de parachutistes... Ils provenaient de "l'Afrika Corps" et étaient prévus pour le sable ; ils en avaient la couleur. Mais, réversibles, ils étaient blancs de l'autre côté, pour la neige en Russie, n'est-ce pas ?

Je ne peux pas dire que nous avons grande allure dans ces tenues, mais nous épargnerons aux nôtres la vue de ces maudits "rayés".

Nous nous hâtons vers le camp. Déjà sur la place d'appel, les camions prévus pour ce premier départ sont bondés, il n'y a plus de place. Le capitaine qui commande le groupe de rapatriement des Français m'explique qu'un autre départ aura lieu dans quelques jours. Il nous faut attendre. Non, pas question...



Je prends place sur l'aile droite d'un camion et coincé le long de l'énorme capot, je m'installe. Un camarade, notre ami, TROUALEN, Chansonnier Montmartrois, a fait de même sur l'aile gauche.

Les camions démarrent..., nous partons pour la France. A la nuit, pour être certains de ne pas tomber, pris par l'engourdissement, nous nous attachons l'un à l'autre par-dessus le moteur, nous voilà bien encordés.



De nuit, nous passerons ainsi le Danube, sur un pont provisoire fait de grosses poutres d'acier en "U" juste posées sur des pontons espacés. Chaque chauffeur doit choisir l'écartement qui convient à son véhicule et, une fois que les roues seront engagées, ne plus changer d'un seul centimètre son axe de route. Entre les pontons, sous le poids du camion, les

poutrelles plient jusqu'à toucher l'eau. Pour nous qui sommes sur notre garde-boue, nous n'en menons pas large, le Danube coule rapide à quelques centimètres.

Et bien, ce pont de fortune fut efficace, tous les camions passèrent sans incident.

Je ne ferai pas le récit de tout le retour, notre passage à Nuremberg, dans le palais des nazis ; notre prise en charge par l'Armée Américaine et ses camions, puis le train, notre passage de la frontière, le panneau "France" entrevu le long de la voie ferrée, les milliers d'arbres en fleurs ! Notre arrivée à LONGUYON, les formalités obligatoires. Le départ pour la dernière étape.

Nous sommes dans des wagons à bestiaux mais à peine une trentaine dans chacun d'eux. Il y a une paille abondante et odorante. Tout est bien. Nous avons chacun notre place et notre petit barda nous suit.

Le train roule par à-coups, le trafic n'est pas encore rétabli normalement.

Au matin, nous voilà arrêtés une nouvelle fois ? Nous sommes en bordure d'un champ où paissent une quantité de vaches magnifiques. Un camarade descend sur le ballast et malgré nos conseils s'en va dans le pré pour "traire une bête". Il a envie de boire du lait. Hélas, le train démarre subitement, notre camarade revient vers nous en courant, je lui crie :

- "N'essaye pas de monter, je vais te jeter tes affaires et tu prendras le train suivant."
Rien à faire. Il s'agrippe, réussit presque..., et passe sous les roues... Je ne connaissais même pas son nom ! Quelle tristesse ...

Nous voilà dans une gare de triage, où ? Je ne sais pas exactement. Vers Le Raincy, je crois ?

Notre train doit continuer directement sur PARIS. Un accueil "triomphal" nous y est réservé paraît-il, à l'Hôtel Lutétia. Je n'ai qu'un désir, qu'un but : ORLÉANS.

Des cheminots m'indiquent qu'une rame de wagons voyageurs doit être formée incessamment pour LIMOGES et, bien entendu, elle passera aux Aubrais. Je n'hésite pas et avec deux camarades, les frères CHARDON d'Épied-en-Beauce, nous tentons notre chance et changeons de train. Quelques heures après nous serons à ORLÉANS.

Nous voilà aux Aubrais à attendre la navette pour le point final de notre voyage, une femme voyant des déportés vient vers nous :

- "Avez-vous des nouvelles d'HENRI BOUSSION ?

- Oui, pourquoi ?

- Je suis sa femme !"

Je suis le premier à l'embrasser, je lui dis qu'Henri est en bonne forme, qu'il est passé par PARIS et sera sûrement là dans la journée. Elle peine à me croire, pensant que le lui cache quelque chose, mais je lui assure qu'Henri va bien avec tant de force, qu'elle retrouve enfin le sourire.

Nous voilà dans la navette et effectuons les derniers kilomètres du voyage.

Mes compagnons, très jeunes, sont épuisés, à la limite du collapse. L'un d'eux ne remontera pas la pente, il était trop au bout de ses forces, au moins mourra-t-il libre près des siens.

Voilà le hall de la gare.

Le train s'arrête.

Une quantité de gens sont-là.

Notre ami LEMBESLE, journaliste à la République du Centre, est le premier à nous accueillir, aussi d'autres personnalités officielles dont je ne me souviens plus.

Un petit groupe m'attend vers qui je suis tendu à l'extrême, mon père, ma femme, mes trois enfants... Tous sont émus, moi pas. C'est un sentiment que nous ne connaissons plus.

Sur le manteau beige que portent mes enfants, est épinglé un petit drapeau "bleu-blanc-rouge", c'est lui qui attire mon attention :

- "Tiens ! Quand je suis parti, ils n'avaient pas ça. Il y a quelque chose de changé."

Et pour nous bagnards libres, ces gens, ces yeux, ces mains qui se tendent, nous apparaissent comme venant d'un monde inconnu.

Les questions arrivent, partant de la foule :

- "Avez-vous des nouvelles de GARCIN ?"

La réponse brutale me vient aux lèvres sans que j'y puisse rien changer.

- "Mort.

- Et TERRAMORCCI ?

- Mort.

- Et PIEDNOIR ?

- Mort.

- Et SACHET ?

- Mort."

Et un tel, un tel ?

- "Mort, mort..."

Je tue les derniers espoirs de toutes ces familles d'un seul mot, sans me rendre compte de ce que cela représente pour elles, des femmes s'effondrent et sont entourées par des amis...

Je n'ai qu'une hâte, rentrer à la maison. Il va falloir réapprendre à vivre... Ce fut très dur pour nous, aussi pour les nôtres.

Dernière image que je vous confie : un ami d'EBENSEE, Henri BEAUFORT de Neuville-aux-Bois, était mort quelques jours avant la libération du camp, je rapportais pour sa famille quelques souvenirs de lui, une ceinture, une cuillère en bois, quelques papiers avec des recettes de cuisine, tout ce que j'avais pu trouver sur lui avant qu'il ne parte au crématoire. Je fis le voyage et passais à la Mairie de Neuville pour aller avec le Maire visiter la famille. Une nouvelle inexplicable était arrivée le matin même. Un télégramme avertissait la famille qu'Henri, en bonne santé, était sur le point d'arriver, sans doute une erreur de nom. J'ai dû aller dire la vérité. Madame BEAUFORT et ses enfants préparaient déjà la réception du retour. Moments pénibles s'il en fut.

Voilà. C'est terminé.

Je ne suis plus qu'un être qui va essayer de revivre comme un homme. Plusieurs années seront nécessaires pour que nous commencions à oublier réellement et que nous nous réadaptions à la vie normale. Cependant, nous les déportés, sommes marqués pour toujours par ce passage dans les camps et nous ne serons jamais tout à fait comme les autres, nous avons appris la hiérarchie des vraies valeurs, nous savons ce qu'est réellement l'être humain, nous le respectons dans toutes ces possibilités d'être. Nous lui reconnaissons mieux que d'autres le droit à la liberté totale de l'esprit, du cœur, de l'âme... Peut-être que pour toujours resterons-nous un peu plus humains que les autres hommes.

N'est-ce pas mes amis ?

Fin